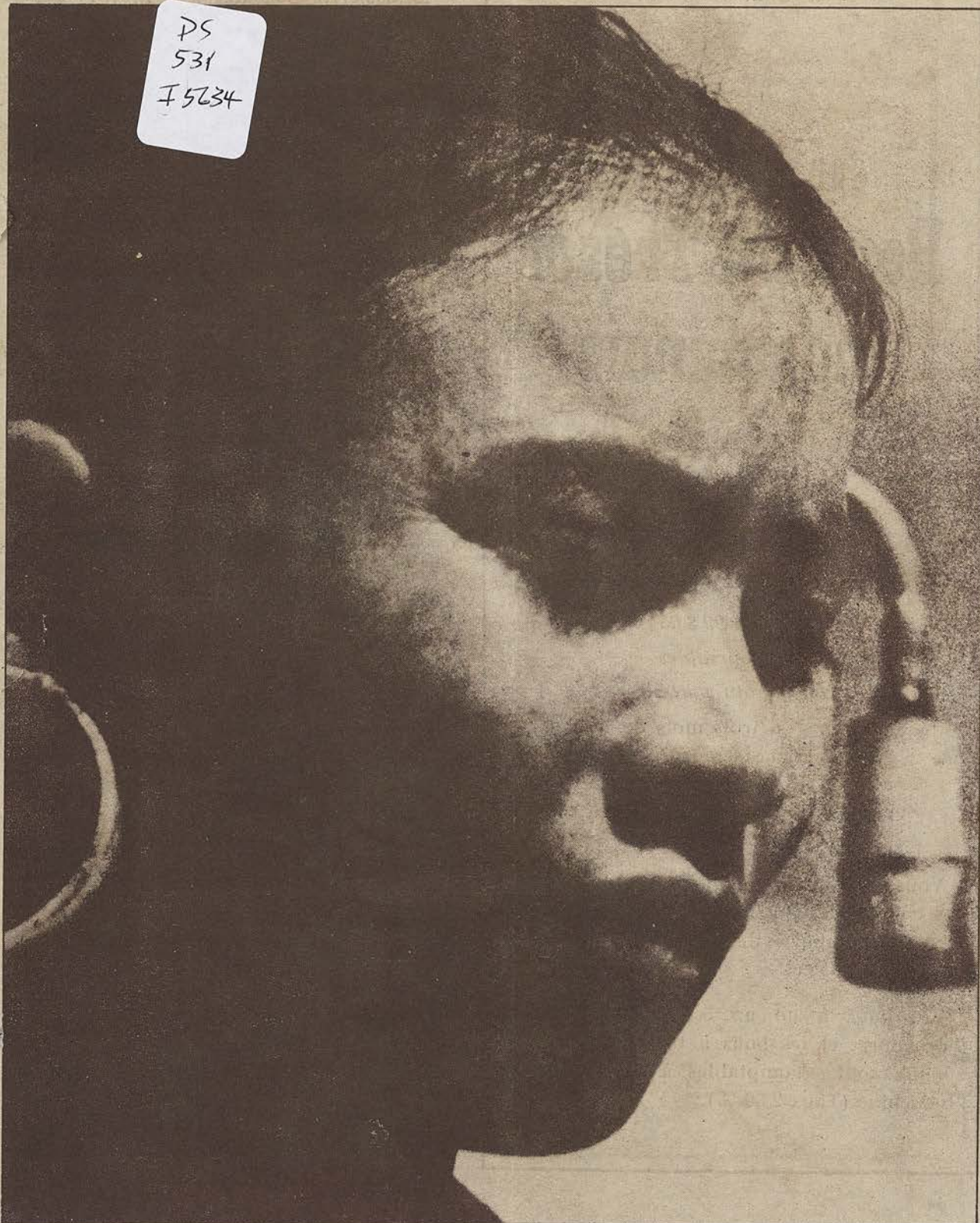


INDOCHINE

PS
531
I 5234



VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*



SOUSCRIVEZ AUX **Bons du Trésor** **indochinois**

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 30

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 65

remboursables

au gré du porteur

au pair à trois mois de date

à 100 \$ 40 à six mois de date

à 100 \$ 85 à neuf mois de date

à 101 \$ 35 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 2.50 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 221

23 Novembre 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
29, boulevard Đông-Khanh — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

29, boulevard Đông-Khanh — HANOI

Adresse télégraphique : REVUINDO.

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Suite française. — Un livre d'espérance, par J. C.

Souvenirs d'un pieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE.

Lettre de Cochinchine, par M. DE CHODUL.

Contes et légendes. — Une légende de Banteay-Ch'mar, d'après un vieux sutra de la pagode de Thmar-Pouk, par G. B.

Aperçu sur la question moï, par le lieutenant THIBAUT.

La plus grande joie de Xa Xê, par le capitaine COURTIAL.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

SUITE FRANÇAISE

UN LIVRE D'ESPÉRANCE

par J. C.

Modestie, sensibilité, crainte des sarcasmes ironiques, crainte de se faire valoir, de tomber dans le ridicule du m'as-tu vu, le français s'est toujours complu à tracer de lui-même un caractère inexact que l'étranger accueille comme parole d'Évangile et que nous finissons par nous imaginer de nous-mêmes. « En France, disait un Anglais fraîchement débarqué, toutes les femmes sont rousses »...

M. Cl. Roy s'élève contre ces abus de langage qui donnent une image déformée de notre France. Il compose d'Elle au contraire un portrait où, sans vaine fatuité mais sans abandon, sont mises en relief ses forces les plus vives. C'est dans un petit volume « Suite Française », paru à Paris dans les premiers jours de 1943. Il vient de parvenir à l'Amiral Decoux qui a bien voulu nous autoriser à le feuilleter.

Aujourd'hui, J. C. nous livre les réflexions que la lecture de cet essai lui a suggérées. Nous nous proposons d'en détacher pour vous quelques chapitres qui paraîtront ultérieurement dans cette revue.

Le sentiment de vos forces les augmente.
... Peu de malheurs sont sans ressource : le désespoir est plus trompeur que l'espérance.

VAUVENARGUES.

JE suis sûr que M. Claude Roy ne me désavouerait pas d'avoir choisi, pour les placer au seuil d'une étude sur son livre « Suite Française », ces deux maximes d'un moraliste à l'âme haute et fière pour qui il éprouve une si légitime admiration. Au surplus, à de fréquentes reprises, ne nous adjure-t-il pas, nous Français, au lendemain de la défaite et dans les ténèbres d'un avenir incertain (le livre a été écrit en 1942), de croire en nous-mêmes, d'avoir confiance en notre destin ? Il s'élève avec énergie contre ceux qu'il appelle les doctrinaires de la calamité, et encore les métaphysiciens du désastre, et, fièrement, il déclare que nous ne devons pas faire figure de « desperados ». Il préconise la ténacité et stigmatise les abandonnements et proteste avec force contre la veulerie des « mandarins satisfaits » qui, par dilettantisme frelaté et fausse tradition romantique, se complaisent dans l'apothéose de la souffrance pour la souffrance. Il est entendu que rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur, que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. L'attitude du pélican est fort belle et fort spectaculaire : toutefois il convient surtout à une nation qui ne veut pas mourir de voir dans la souffrance non un germe de mort, mais « un levain de resurgence ». Et M. Roy de citer à son tour Vauvenargues : « Ce ne peut être un vice

dans les hommes de sentir leur force ». Rien ne serait plus néfaste que de nous endormir « sur le mol oreiller des vieilles pierres et des vieux parchemins ». Il reste encore bien des astres à découvrir...

C'est avec un très vif intérêt que nous avons tenu entre nos mains, c'est avec émotion que nous avons lu ce petit livre dont le titre seul exprime déjà l'espérance et nous invite à espérer, puisque la France continue. Plein d'ardeur juvénile à la fois et réfléchi, « livre de bonne foy » entre tous, qui fourmille d'aperçus ingénieux, de pensées alertes et vigoureuses exprimées en un style aux arêtes vives, qui ne recule pas devant de savoureuses impertinences : « Suite Française » nous arrive fort opportunément en notre lointaine Indochine où nous nous sentirions si isolés et comme perdus si, de temps à autre, l'écho d'une voix de chez nous — venue de « là-bas » — ne se faisait entendre. L'opportunité essentielle de cet ouvrage est de nous faire respirer l'arôme de la vérité, de nous convier à ouvrir nos oreilles afin qu'elles redeviennent aptes à ouïr la vérité, toute la vérité. Du sein des flots où elle était ensevelie, on entendait bien les cloches de la ville d'Ys et de la cathédrale engloutie. Pourquoi ne pas écouter une authentique voix de France qui des profondeurs s'élève parmi l'envol des nuées qu'elle dissipe ?

M. Claude Roy nous apparaît comme un valeureux pourfendeur de « bobards » et de sophismes, parti allègrement en campagne contre tous les sottisiers. Il s'élance à l'assaut

de toutes ces contre-vérités qui finiraient par offusquer sous le plus épais des masques le vrai et beau visage de la France et par substituer à la pure effigie de notre chère patrie on ne sait quelle caricature, pour la plus grande joie et le plus sûr profit de ceux que M. Roy appelle après Péguy, les peuples pharisiens.

Ténacité donc et énergie ! Arrachons ce masque de carton et osons contempler la France telle qu'elle apparaît dans la suite de son long destin. Des actes, des réalisations et non pas seulement de vaines aspirations et des désirs ! Nous avons touché le sol des épaules ? Soit ; mais n'imitons pas le gladiateur antique qui, de sa main défaillante levée vers la loge de César, implorait la vie. Redressons-nous par la seule force de notre volonté française, et sans implorer personne, sans compter sur personne. Nous avons plaisir à trouver en M. Roy un Français qui se contente d'être Français cent pour cent, — et ne songe pas un seul instant à nous donner des leçons de patriotisme, tout en affirmant la nécessité pour notre nation de vivre à la remorque...

Mais, pour agir, il faut croire et il faut, de plus, se bien connaître. Le petit livre de M. Roy satisfait pleinement à la devise « Connais-toi toi-même » du temple delphique : il présente une minutieuse mise au point et dresse avec franchise comme le bilan des valeurs françaises. Il nous met en garde contre un mysticisme facile, qui s'exprime par une croyance aux miracles et se traduit dans l'ordre des réalités par cette certitude que « la France ne peut mourir ! » et cela, « quoi qu'il advienne ! ».

« La France ne peut pas mourir ! » D'accord, mais à la condition de faire tout le nécessaire pour qu'elle vive — et revive. — En 1420, à l'heure la plus sombre du Moyen âge, au lendemain du traité de Troyes, dites-vous bien que plus d'un Français a dû s'écrier — fût-ce à proximité des bivouacs anglo-bourguignons — « Le royaume des lys ne peut pas périr ! ». N'empêche que, sans la prodigieuse mission de Jeanne d'Arc, la France allait devenir un dominion anglais. Plus tard, en d'autres circonstances, elle fût devenue une annexe de l'Empire des Habsbourg, car, plus d'une fois, les dés ont bien failli se retourner contre nous. César avait pu douter de son destin jusqu'au coup heureux de Pharsale. De même, chez nous, Jeanne d'Arc, Louis XI, Richelieu ont été des « tricheurs sublimes » qui se sont arrangés

pour piper les dés en notre faveur. Mais les dés ne se seraient pas pipés tout seuls.

Il est très noble et très réconfortant peut-être de regarder la France comme la nation élue et de droit divin. Mais l'histoire nous enseigne qu'elle a été, dès l'origine, « de droit humain ». Et M. Roy cite fort à propos cette phrase du cardinal de Retz : « Je me retirais donc à mon cloître Notre-Dame, où je ne m'abandonnais pas si fort à la Providence que je ne me servisse aussi des moyens humains pour me défendre de l'insulte de mes ennemis ».

La leçon est bonne à suivre et d'une éternelle actualité : Croyons surtout aux moyens humains et forgeons-les au mieux de nos intérêts et de nos convenances.

Encore faut-il que la France ait confiance en soi-même et en ces moyens « à hauteur d'homme ». Pour croire à elle-même, elle n'a qu'à parcourir les fastes de l'histoire et à y démêler ce qui a constitué le rôle véritable de notre nation, entre la chute de l'Empire romain et la fondation d'un ordre stable en Occident : la France a rempli tout l'inter-règne et c'est elle qui, par la mission dont l'a chargée l'Eglise, a apporté le véritable message de la Latinité : elle domine tout le Moyen âge par son activité éminemment civilisatrice et par sa rapide unification parmi l'infini morcellement d'une Europe quasi invertébrée. Or cette mission civilisatrice n'est nullement terminée et à la fin de son livre, M. Roy, en quelques pages magistrales, fera ressortir la splendeur de notre œuvre impériale.

« Malheureusement, la France en est arrivée à ne plus s'aimer elle-même », comme si le sentiment national s'était oblitéré chez nous du fait même qu'il remonte à une si lointaine antiquité... Car, à côté d'une vieille, vieille nation comme la nôtre, il existe ce que l'auteur appelle fort pertinemment les « nouveaux riches, les parvenus du patriotisme », et qui ne sont ni les moins bruyants ni les moins remuants...

C'est ici que nous touchons au point faible : les Français ne s'aiment pas ! On dirait que les jeux de leur intelligence ressemblent à ces feux follets dont parle Nerval, et qui flottent légèrement à la surface des marécages. Ils ironisent à leur dépens, ils se jouent d'eux-mêmes. On connaît le livre fameux de Maurras. Et voici que M. Roy cite une page très peu connue de Marivaux et combien sagace et pénétrante ! « L'étranger nous dit-il nos défauts ? Nous en convenons. Nous l'aiderons à en trouver. Nous lui en apprenons qu'il ne sait pas. Nous nous critiquons même

par galanterie pour lui ou par égard à sa faiblesse. Parle-t-il des talents ? Son pays en a plus que le nôtre. Il rebute nos livres et nous admirons les siens. Manque-t-il aux égards qu'il nous doit ? Nous l'en accablons en l'excusant. Nous ne sommes plus chez nous quand il y est ; il faut presque échapper à ses yeux, quand nous sommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre justice est pour l'étranger ; enfin notre amour-propre n'en veut qu'à notre nation ; celui de tous les étrangers n'en veut qu'à nous et le nôtre ne favorise qu'eux. »

Cette page vigoureuse est de 1727 : à cette époque, les philosophes des « lumières » n'avaient pas encore prôné l'Angleterre, la Prusse ou la Russie et Voltaire n'avait pas épanché sa bile ironique sur ces pauvres Welsches (c'est nous-mêmes, messieurs, sans nulle vanité...) ni félicité le vieux Fritz de nous avoir battus à Rosbach. Mais que les Français fassent aujourd'hui leur « mea culpa », ils ont toujours laissé ravalier la France, sans protester. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un peu partout circulent de grossiers chromos où la France est défigurée. M. Roy a, dans son ouvrage, dressé l'état récapitulatif de tous les faux jugements répandus sur le compte de notre pays. Il nous les livre, en vrac, mais en les accompagnant des plus pertinentes ripostes. Suivons-le au cours de son pèlerinage d'iconoclaste.

De quels défauts, — plus exactement de quelles petites choses — n'est point affligée cette pauvre France ? Jusqu'à certains compliments apitoyés qui, parfois, ressemblent au pavé de l'ours !... Notre pays est comme stéréotypé dans le mesquin et le rabougri — dans l'étriqué, — on l'enferme en des définitions qui étouffent et étranglent son génie. Tout est petit chez nous : petits rentiers, petits épargnants, jusqu'à nos soldats héroïques de Verdun, de l'Yser et de la Marne qui seront à jamais les « petits soldats français ! » Un bon petit juste-milieu des familles ; voilà qui donne une idée de nos comportements quotidiens et moyens... quelque chose de gentiment raisonnable, tout pétri d'un bon sens à la petite semaine...

Géographiquement, la France est un pays de « coteaux modérés », avec son ciel délicat de l'Île de France, la douceur angevine, la blonde Loire, ses lignes harmonieuses... Au demeurant, nous formons une nation essentiellement « statique », ignorant les profondeurs du Rationalisme (avec la majuscule),

les mystères de l'infini, du Devenir, du Dynamisme. Pour un peu, le héros national de la France ne serait autre que Joseph Prudhomme... Ce qui domine en notre pays déshérité, c'est la phobie de tout ce qui est grand et dépasse la norme. Avons-nous assez manifesté notre haine du Kolossal !...

Mais voyons un peu M. Roy jouer au jeu de massacre avec tous ces mythes...

Les coteaux modérés ? Mais, au contraire, la France n'est-elle pas le pays des contrastes et de la plus ondoyante complexité ? Et dans son sol, et dans ses paysages et dans les hommes qu'elle a produits ! A côté des coteaux modérés, des grâces du « bel hexagone », de la douceur de certains écrivains tels que Fénelon, ne possédons-nous pas les falaises de Bretagne, les cieus alpestres, des écrivains à pic tels que Pascal et Rimbaud, des hommes comme Richelieu et Saint-Just ?

La haine du « Kolossal » ? Cette phobie de l'extrême grandeur n'a pas empêché de surgir le Krak des chevaliers, Notre-Dame de Reims, Versailles et « la flèche inimitable »... Nous avons du colossal à revendre !

Quand Richelieu, dans son « testament politique », recommandait aux Français d'avoir « la tête épique », il savait bien à qui il s'adressait et n'avait peur que des élans parfois trop brusques de notre peuple... Il est au moins curieux de voir les critiques examiner par le petit bout de la lorgnette le pays qui a enregistré en ses Annales la plus prodigieuse épopée de tous les temps, celle de Jeanne d'Arc !

Quant à ce bon sens et à cette raison moyenne dont ces aigres censeurs font grief à la France, M. Roy n'a pas de peine à signaler en quelques pages d'une verve étincelante, qu'au fond de l'âme française se respire un antique parfum de celtisme — auquel un Renan, un Barrès sont restés si sensibles — et qui imprègne si délicieusement de fantaisie et d'irréel nos vieilles légendes. « Aux racines de la France, il y a une petite paysanne qui portait des guirlandes de fleurs à l'arbre aux fées, qui savait prêter l'oreille aux voix du miracle, il y a Jeanne d'Arc. D'autres peuples ont leur sabbat, leur nuit de Walpurgis, des sorcières dans leurs landes, des gnômes dans leurs forêts, et un peuple d'apparitions hante les ténèbres qu'ils révèrent. Mais dans notre histoire et dans notre littérature, dans notre vie quotidienne et dans les chants de nos poètes, il y a les fées. « Aussi peu qu'il soit habité des fées, écrit Barrès, chacun sent aux brouillards de son cœur sourdre les sources du celtisme. J'ai vu

la Dame blanche éternellement sous mes yeux depuis ma petite enfance.»

Le Français ainsi amoureux de fantaisie et livré aux féeries de l'irréel s'est délecté aux contes de Perrault qui apparaît comme l'une des incarnations les plus charmantes de notre chant profond. Et, par delà cette antique forêt de Brocéliande avec Melusine, Viviane, Merlin et Obéron, la Belle au bois dormant nous offrent ce mélange exquis et si français de gentillesse et de grandeur.

Et pourtant nous nous voyons taxés de prosaïsme. Peuple raisonnable et terre à terre, on prétend nous écraser sous le poids de la Raison. Singulière contradiction d'ailleurs — puisqu'un leit-motiv ne s'accorde guère avec le reproche d'extrême légèreté —, que l'on ne nous épargne point. La légèreté est cependant bien peu compatible avec les froides et lourdes démarches de la raison. César parlait déjà de la promptitude impulsive des Gaulois, Richelieu se méfiait de nos « boutades », Nicolas Poussin signalait notre « impatience » congénitale. Napoléon notre « légèreté inconsciente ».

La raison française est, en réalité, « l'intelligence ordonnant la durée et dominant le temps ». La France est raisonnable, certes, mais « d'une raison qui pour être universelle dans son essence, n'est ni désincarnée ni irréelle ». Elle est toute nourrie — comme dit Montaigne — de bonté et de « preudhémie ». Cette raison française est avant tout « une sagesse de l'être ». Elle est celle des chefs de famille — avec leur « livre de raison » — et celle des chefs d'Etat, celle des « quarante rois qui ont fait la France ». Tandis que la Raison, avec une majuscule, aboutit à l'idéologie du Rationalisme et alors elle risque d'entraîner la simple raison aux abîmes. La preuve en est surabondamment fournie par le XVIII^e siècle, épris de lumières et de cette Raison (avec majuscule) qui s'exprima en une suprême folie, par le culte de la déesse raison qu'incarnait M^{lle} Mailleard, chanteuse à l'Opéra.

Légèreté française ? Le Français, qui a plus d'une corde à son arc, n'a rien d'un touche-à-tout. Il est, dit M. Roy, « un façonne tout », ce qui n'est pas la même chose. C'est peut-être la « vertu de concentration » qui frappe le plus dans toutes les œuvres et les destinées françaises, cette application qui permet d'approfondir l'objet de son étude et de son effort, « avec une vigilance et un exclusivisme extraordinaires ». Racine consacre une moitié de son existence à l'art tragique, avec une concentration totale. Pascal après avoir parcouru le domaine de la science, se

donne tout entier à la pensée de Dieu. Descartes, en son poêle d'Allemagne, a fait table rase du passé et se livre, corps et âme, à la recherche d'une méthode. Montesquieu a trouvé dans l'« Esprit des Lois » l'ouvrage de sa vie et l'on peut dire qu'il y a travaillé pendant plus de trente ans, ses autres œuvres gravitant autour de ce pôle d'attraction. Diderot, négligeant la gloriole d'écrivain à la mode, remplit toute une existence trépidante par l'accomplissement de l'« Encyclopédie ». Plus près de nous, l'exemple d'un Valéry illustre à merveille cette loi de l'intelligence française : encore qu'il ait donné le titre de « Variétés » à plusieurs livres d'Essais, l'on sent dans cet éparpillement apparent, la hantise d'une unité profonde. « Chaque vie si particulière, affirme-t-il, possède toutefois à la profondeur d'un trésor, la permanence fondamentale d'une conscience que rien ne supporte ». Et Bergson, par le moyen d'une réflexion approfondie, atteint le moi et saisit « les états internes, comme des êtres vivants sans cesse en voie de formation, comme des états réfractaires à la mesure, qui se pénètrent les uns les autres ».

La vertu française de concentration n'est que le souci d'assurer la permanence de l'être au-dessus et au travers des avatars du mouvant. Il y faut voir — affirme avec raison M. Roy — le contrepoids de notre « légèreté » et de notre brillant. « En elle réside aussi par delà les désastres et les servitudes, une de nos raisons de croire et d'espérer ».

Il y aurait encore à énumérer bien d'autres erreurs, touchant la figure et l'âme de la France. Il est entendu une fois pour toutes que nous sommes un peuple casanier, connaissant peu et mal la géographie et, de plus, foncièrement indiscipliné...

« Casanier », d'abord et rivé au sol. Et de faux proverbes, où se concentre la prétendue sagesse de notre nation, tendraient à le laisser croire : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse... Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir demeurer en repos, dans une chambre... Cultivons notre jardin... ». Et l'on part de là pour nous faire honneur, presque exclusivement de notre paysannerie. Certes, elle représente une des forces essentielles du pays et le retour à la terre est plus désirable que jamais au lendemain d'un désastre, alors qu'il convient de panser tant de blessures et de rétablir le capital de la prospérité nationale. Mais enfin... n'oublions pas qu'au fond de la Sicile, dans l'île de Chypre, en Syrie, se retrou-

vent les traces de nos chevaliers et de nos imagiers médiévaux. L'Empire latin de Constantinople, les royaumes d'Antioche et d'Edesse ne sont point des mythes et, à Famagouste s'élève une de nos cathédrales. La France est un pays pour qui, le monde extérieur existe. Sans doute il est beau d'exalter les vertus de nos paysans, mais en ayant soin d'ajouter, avec Montesquieu, que, si l'on ne souffrait dans un pays que des arts absolument nécessaires à la culture des terres, « cet Etat serait un des plus misérables qu'il y eût au monde », car on verrait cesser la circulation des richesses et la progression des revenus. Et d'autre part, il serait décent de ne point négliger l'œuvre immense accomplie par nos marins, explorateurs, colons, ingénieurs, et missionnaires qui partout, dans l'Empire, ont laissé gravées « les empreintes digitales de la France ». Et pourquoi ne pas mettre l'accent sur cette somme de bien-être et de civilisation répandue par la France dans cet Empire ? et qui dénote elle aussi cet esprit de concentration, cet amour de la durée et de la « tenue » qui caractérisent notre nation. Il n'est que de jeter les yeux sur cette Indochine, où l'œuvre française, dignement poursuivie au milieu des circonstances les plus délicates et les plus critiques, a su résister à tous les remous de la tourmente.

« Indiscipliné », le Français ? On connaît le grief d'individualisme à outrance si souvent formulé contre la France, et qui sert à camoufler tant de jalousies et d'envies. Le peuple français est, en effet, celui qui fait le moins de « contorsions », comme l'a si bien montré Péguy. Ses larmes, quand il en verse, sont perpendiculaires. Il ne plie pas volontiers le rythme de sa marche à un pas réglementaire, qu'il soit de parade ou autre. Il a toujours une vive conscience de son moi et ne prend pas spontanément une attitude figée et hiératique. Mais la question qui se pose est de savoir si c'est là le signe d'un incurable anarchisme intellectuel et moral ou plutôt le témoignage d'une énergie tendant aux initiatives et au commandement. Il ne plaît pas trop au Français d'obéir, parce qu'il se sent souvent l'étoffe d'un chef...

On n'en finirait pas, si l'on voulait, les uns

après les autres, faire justice de tous les bo-bards anti-français... En voici un dernier : nous le trouvons formulé dans ce jugement — apparemment sympathique — de M. Harold Nicolson : « De toutes les nations civilisées, les Français sont peut-être les plus doués, comme ils sont certainement les plus charmants. Mais ils ont un défaut organique : ils n'ont pas le sens de l'infini... »

Toujours cette rage de vouloir rapetisser la France ! Pourtant elle peut s'enorgueillir d'un certain nombre d'explorateurs des deux infinis : mystiques, philosophes, mathématiciens ou astronomes, de Pascal à Leverrier et à de Broglie... Si nous n'avons pas la hantise de l'inachevé, de l'indéterminé, de ces vastes steppes de silence où se perd la vie consciente... La faute en est sans doute aux Dieux qui nous ont accordé, aux époques heureuses, une plénitude de vie tranquille et sereine.

Je me suis laissé aller — et je m'en excuse auprès des lecteurs — au plaisir de bavarder, au sujet d'un livre d'où j'estime avoir retiré un enrichissement certain. Je regrette seulement de n'avoir pu donner qu'une idée bien imparfaite de ces pages substantielles et lucides dont quelques-unes seront, je crois, offertes aux lecteurs d'« Indochine ». Il est réconfortant d'y sentir palpiter l'espoir en la résurrection française, dont l'expression rend une sonorité et une vibration si émouvantes dans les dernières lignes de l'auteur :

« Le jour se lèvera. Une alouette prendra son vol. Mes amis, vous que j'appelle à voix basse dans les grandes cités plus foudroyées par le gel que Sodome et Gomorrhe, dans les grands déserts de sable inventés par les hommes où l'argile sans clarté ne nourrit que le chardon d'acier des barbelés, dans le sillage cauteleux et l'écume prudente des navires du grand large, — mes amis — voici la France. Le jour se lève. Nous couperons le pain, boirons le vin, et qu'elle est belle l'aurore qui se lève sur ce qu'on espérait dans la nuit avec toutes les forces du sang, du cœur et de l'esprit. »

Souvenirs d'un vieil annamitisant

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

J'AI la réputation d'être féroce. C'est extraordinaire, mais c'est comme je vous le dis. Non pas que je dévore les petits enfants tout crus, comme l'ogre, on ne va pas jusque-là. Mais je me fais un jeu de massacrer les candidats aux examens. C'est comme cela ! Moi, je crois que cette réputation est fausse. Les candidats croient qu'elle est méritée, et amplement méritée. Je pense que je n'ai pas tort de les taxer d'exagération notoire. Eux sont persuadés qu'ils ont raison de me juger ainsi. Peut-être que nous avons un peu raison des deux côtés. Expliquons-nous.

Il y a longtemps, fort longtemps, que je fais partie des commissions d'examen de langues orientales. Si longtemps que je ne sais plus au juste en quelle année cela a commencé. Mettons une trentaine d'années. J'ai fait partie successivement de toutes les commissions : commissions locales et commission centrale. J'ai vu les deux organisations : lorsque l'étude des langues orientales était facultative, et lorsque elle fut imposée. Je suis allé à Hué, bien entendu, mais aussi à Hanoi et à Saigon, pour faire partie des commissions. Pourquoi m'a-t-on mis là-dedans, et depuis tant d'années ? Probablement un peu à cause de mes connaissances. Mais aussi, je pense, parce qu'on s'est dit que, à cause de mon caractère et de ma situation, on trouverait en moi un examinateur juste. Juste, c'est-à-dire, sévère et bienveillant suivant les cas. Je crois ne pas avoir déçu l'espoir que l'on plaçait en moi, ne pas avoir été indigne de la confiance que l'on m'a faite en haut lieu depuis si longtemps.

Les candidats, dans tous les pays, et à tous les âges, n'ont qu'un désir, c'est d'être reçus. Et partout, toujours, ils ont eu une sainte terreur à l'égard de ceux qui avaient pour fonction de leur donner une bonne ou une mauvaise note. Mais je crois que leur mentalité a changé depuis une cinquantaine d'années. Moi aussi, j'ai passé des examens. Moi aussi, j'ai désiré être reçu. Moi aussi, j'ai eu des examinateurs sévères. Je me souviens de M. Clerc. Il est l'auteur d'œuvres de haute valeur qui font mes délices. Mais, à ce moment, il était mon examinateur d'histoire à la seconde partie du baccalauréat, et un examinateur d'une sévérité extrême, disaient les candidats. « Voudriez-vous me dire, Monsieur l'Abbé, quelles étaient les conditions

politiques, sociales, économiques, à la veille de la révolution ». Je débite ma petite histoire. « C'est précis, mais bien sommaire. Voudriez-vous ajouter quelques détails ». Hélas ! je n'ai guère ajouté de détails. Il me colle un 2 — sur 5, pas sur 20 — et cette malheureuse note fut cause que je n'obtins pas la mention très bien.

Mais je ne lui en ai jamais voulu. J'aurais dû « ajouter quelques détails ». C'est que, de mon temps, quand on était « collé », on se disait, et on avouait publiquement que l'on n'avait pas préparé la question qu'avait posée l'examineur, que l'on avait été troublé, qu'un oubli inexplicable avait empêché de répondre convenablement, que la préparation ultime avait été précipitée, que l'on n'avait pas pu revoir au dernier moment telle ou telle matière. Bref, le candidat avouait ses torts. Aujourd'hui, le candidat n'a jamais tort. Ce sont les examinateurs qui endossent toutes les responsabilités. « Oh ! je n'ai pas eu de chance, je suis tombé sur un examinateur d'une sévérité proverbiale ». C'est le jugement le plus bénin que puisse porter un candidat sur celui qui a donné une mauvaise note. Mais d'ordinaire on va plus loin, et on s'exprime d'une façon plus imagée. « Il m'a posé une question idiote ». « Il m'en voulait ». « C'est parce que je ne suis pas de sa boîte ». « J'ai très bien répondu, mais il m'a collé un zéro ». « C'est injuste ! ». « Oh ! la rosse ! ».

Et ce qu'il y a de plus étonnant dans l'affaire, c'est que les parents croient tout cela comme parole d'Evangile. Que dis-je ? Bien plus fortement que parole d'Evangile. C'est le résultat de l'évolution des mœurs. Les enfants sont des petits maîtres, de petites divinités. Tout leur est permis, ils ont toujours raison. Ce sont des merveilles. Comment pourraient-ils échouer au baccalauréat ? C'est que les examinateurs sont au-dessous de tout.

Et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que les grandes personnes, des hommes qui ont trente et quarante ans, des gens qui sembleraient devoir être de sens rassis, font exactement comme les enfants, et raisonnent comme eux, ou à peu près. Aujourd'hui, les Européens ne savent plus l'annamite comme jadis. On le reconnaît. Mais ce n'est pas de leur faute. Ce sont les circonstances qui le veulent ainsi. Evidemment, les circonstances y sont pour quelque

chose. Mais, au passage d'un rapide, les rameurs redoublent d'efforts. Lorsque les circonstances sont défavorables, on étudie avec plus d'ardeur. C'est trop demander aux hommes de notre temps. L'annamite devrait s'apprendre tout seul, en dormant. L'apéritif, une partie de bridge, les longues randonnées en automobile, des parloles sans fin ! Où voulez-vous prendre le temps nécessaire pour étudier l'annamite ? Et si les examinateurs ne comprennent pas cette situation, encore une fois, ils sont au-dessous de tout.

Non, les examinateurs ne sont pas au-dessous de tout. Dieu sait si, depuis trente ans, j'ai vu des examinateurs. La majorité, la grande majorité remplissent leur devoir avec une grande conscience. Evidemment, j'ai vu un examinateur qui, avant l'examen, nous déclarait : « Moi, je ne sais rien. Je n'interrogerai pas. — Entendu ». — Et à tous les candidats, il donnait invariablement la note 19 sur 20. Les candidats ne pouvaient pas dire qu'il était « rosse ».

J'ai vu aussi des examinateurs, fonctionnaires de tel ou tel service, chargés d'interroger d'autres fonctionnaires dont ils dépendaient directement, qui pouvaient les arrêter net dans leur carrière, ou les faire avancer rapidement. Evidemment, les notes qu'ils donnaient dans ces cas se ressentent de la situation où ils se trouvaient. Mais ce qu'il faut critiquer ici, c'est le manque de caractère de l'examineur, c'est entendu, mais aussi et surtout la manière dont sont recrutés parfois les examinateurs. Il faut qu'il y ait, dans la Commission, un représentant des divers Services, et cela, même si, dans tel ou tel Service, il n'y a aucun fonctionnaire compétent. Et l'on choisit, pour faire passer l'examen à un fonctionnaire, tel ou tel de ses subordonnés. Et qui sait si ce n'est pas ce fonctionnaire lui-même qui a choisi ou fait choisir ce subordonné, pour avoir plus de chances de réussir !

Il faut éviter ces errements, qui sont profondément injustes, et qui jettent le discrédit sur les examinateurs et sur l'institution même des examens. Mais, d'une façon générale, les examinateurs sont au-dessus de tout soupçon. Et les candidats ont toutes les garanties. Une remarque que nous faisons presque à toutes les sessions, c'est que tous ceux qui ont à corriger une même copie, donnent, sans se concerter bien entendu, à peu près les mêmes notes, à très peu de différence. Il y a, de temps en temps, l'un d'entre eux qui a été distrait et dont la note s'écarte de celles des autres correcteurs. Alors, si l'écart est trop grand, on revoit en commun la copie qui donne lieu au litige. En tout cas, la moyenne des notes données par les

divers correcteurs corrige l'écart qui a pu se produire chez l'un ou chez l'autre. Et il est à remarquer en outre que les candidats ont une grande garantie d'impartialité et sont sûrs que tous leurs mérites seront reconnus, dans le fait que les examinateurs et les correcteurs des copies sont mi-partie Européens, mi-partie Annamites. En effet, il y a presque toujours, au moins très souvent, un décalage constant, c'est-à-dire qui se manifeste pour presque tous les candidats, et qui se traduit par le même nombre de points en plus ou en moins, entre les notes données par les examinateurs annamites et celles des examinateurs français. C'est que les uns portent leur attention sur un aspect des copies et les autres se placent, pour donner leur note, à un point de vue différent. Ceux-ci considèrent la fidélité de la traduction, la propriété des termes, les idées exprimées, si le candidat n'est pas sorti du sujet ; ceux-là au contraire, s'attachent davantage à la forme, au style, à la cadence de la phrase, à l'aisance de l'élocution. Et c'est tout bénéfice pour les candidats.

Je parle des candidats normaux, moyens. Car il y a les mauvais candidats. Ceux-là ne désirent qu'une chose, c'est que tous les examinateurs imitent celui dont j'ai parlé, et qui, ne sachant rien ou presque rien en langue annamite, donnait indistinctement 19, très bien, à tous. Leurs vœux ne seront pas comblés d'ici longtemps, car, en trente ans, je n'ai rencontré qu'un seul examinateur de ce genre.

Les examinateurs sont justes. Ils sont aussi bienveillants.

Que de fois il nous arrive de repêcher tel et tel candidat ! Ceux qui en sont dignes, bien entendu. Et il est facile, très facile, quand on a un peu d'expérience des examens, de reconnaître le candidat qui mérite d'être repêché. On voit de suite, après quelques interrogations, celui qui ne sait rien, celui qui n'a rien fait, et qui vient devant les examinateurs comptant sur sa chance ou sur les recommandations. On reconnaît celui qui a travaillé, mais qui tombe sur un texte difficile, sur une question qu'il n'a pas bien préparée, sur un mot qu'il ne comprend pas et qui lui bouche toutes les avenues par où il pourrait se dégager, ou qui a une absence de mémoire, ou qui est troublé. Dans tous ces cas, le candidat mérite d'être aidé, je parle des épreuves orales. L'examineur bienveillant le met sur la voie, lui explique le mot difficile, lui pose une autre question, ou la pose d'une façon qui amène la réponse exacte, le met en confiance, enfin, lui permet de courir toutes ses chances, afin qu'il ait une note au moins suffisante. Mais, bien entendu, ce traitement de faveur est réservé à ceux qui ont travaillé. Celui qui n'a manifestement rien fait et ne sait rien,

ne mérite aucune aide de la part des examinateurs.

Je vois aussi, par la pensée, tels et tels candidats qui, soit en raison de leur âge, soit à cause des conditions dans lesquelles ils étaient venus dans la Colonie, soit pour des raisons de famille, méritaient la plus grande bienveillance, et même, plus que de la bienveillance. Nous faisons tout ce que nous pouvions pour leur faciliter les épreuves orales, pour leur poser des questions auxquelles ils pussent répondre, pour amener une réponse qui méritait la note suffisante. Parfois nous y arrivions. Mais parfois aussi le candidat se montrait par trop insuffisant. Et il échouait encore, malgré toute notre bonne volonté, malgré tous nos efforts. Mais, me dira-t-on, pourquoi ne lui mettiez-vous pas, quelles que fussent ses réponses, une bonne note ? Parce que, si nous avions fait cela, nous aurions été injustes, et nous aurions manqué à nos devoirs. En agissant comme nous faisons, nous nous montrions bienveillants envers quelqu'un qui le méritait. On ne pouvait nous reprocher aucune faiblesse, aucune injustice.

Remarquez bien que, aider un candidat qui a travaillé, qui a fait tout son possible, à faire valoir le fruit de son travail et à mériter une bonne note, ce n'est pas la même chose que de donner une note même simplement suffisante à quelqu'un qui ne la mérite pas. Dans le premier cas, c'est affaire de bienveillance et même de justice. Dans le second cas, on commettrait une injustice et l'on agirait contre sa conscience.

Bien entendu, cette manière d'aider un candidat malheureux ne peut se manifester qu'à l'examen oral. A l'écrit, les copies étant anonymes, les correcteurs, pris individuellement, ne peuvent aider personne. Mais, en séance plénière, il est admis qu'on repêche tous ceux à qui il manque un point ou deux, selon les épreuves.

Il est une autre manière d'être bienveillant. Par exemple, telle copie, ou tel candidat, à l'oral, mérite, je suppose, 11 ou 12 points. Avec cette note, le candidat reste au-dessous de la moyenne. On lui met 13 points, pour lui permettre de réaliser sa chance. Est-ce une injustice ? Non. En effet, pour déterminer au juste la note que mérite un candidat, à un ou deux points près, c'est bien difficile. Alors on peut ajouter un point. Il peut se faire que cette note 13 soit plus juste que la note 11 ou 12 que l'on se proposait de donner. Mais si on avait estimé que le candidat, très mauvais, ne mérite que 5 ou 6, peut-on lui hausser sa note à 13, à la

moyenne ? Peut-on lui donner 19, très bien, comme faisait l'examineur dont j'ai parlé ? Cela, jamais. Ce serait une faute grave contre la justice et contre la conscience professionnelle.

Hélas ! c'est ce que désireraient cependant une foule de candidats, et c'est pourquoi j'ai la réputation d'être féroce. Non, je suis excessivement bienveillant pour ceux qui le méritent, et pour ceux qui sont près de le mériter. Mais pour les autres, pour les mauvais candidats, je suis juste, et il n'est pas de recommandation qui pourrait me décider à me départir de cette règle de conduite.

Il est une manière d'être injuste. C'est lorsqu'on veut « coller » le candidat, lorsqu'on cherche des questions difficiles, insidieuses, dans le but évident de l'embarrasser, afin qu'il mérite une mauvaise note par ses réponses inexactes. Dans ma longue carrière d'examineur, je n'ai jamais pratiqué ce système, et je puis dire que je ne l'ai vu pratiqué par personne. J'ai vu des examinateurs poser des questions difficiles, mais ce n'était pas par « roserie », comme disent les candidats. C'est-à-dire, pour « coller » quelqu'un. Non, c'était plutôt pour faire montre de virtuosité. Et, dans ces cas, les examinateurs tenaient toujours compte de la difficulté des questions pour majorer la note. Moi-même, j'ai parfois posé à tel ou tel candidat des questions plus difficiles qu'aux autres. D'ailleurs la plupart du temps, je les avertissais et je leur donnais mes raisons. Je pense, en effet, et je ne crois pas avoir tort, qu'un Indochinois, Eurasien ou Annamite, qui se présente aux examens de langue annamite, est plus favorisé, de par sa naissance, qu'un Français. Il parle annamite dès son bas âge. Si donc, arrivé à l'âge d'homme, il ne sait plus sa langue, cela arrive, il est complètement excusable. Mais s'il parle couramment l'annamite de la vie quotidienne, ou même s'il s'exprime avec aisance dans la langue littéraire, il a moins de mérite qu'un Français qui, arrivé à un âge relativement avancé, a été obligé de partir de zéro. Il a eu beaucoup moins d'effort à faire que ce dernier. La justice exige, me semble-t-il, que l'examineur tienne compte de cette différence, soit en notant plus avantageusement le Français, soit, ce qui revient au même, en posant au candidat indochinois des questions un peu plus difficiles. Cela, bien entendu, sans sortir des limites posées par les règlements concernant la matière.

Telles sont les règles de conduite que j'ai toujours suivies dans ma longue carrière d'examineur. Est-ce que je mérite la réputation de férocité que l'on m'a faite ?

LETTRE DE COCHINCHINE

par M. de CHODUI

IL va pourtant falloir que je réponde à cette lettre. Où l'ai-je fourrée ? On ne peut pas dire que j'aime écrire. Mais voilà que j'ai reçu un mot adorable de la si-jolie-secrétaire tonkinoise de la revue *Indochine*, que j'ai connue grande comme ça (la secrétaire aussi bien que la revue), qui réclame à grands cris caïns, bien qu'officiels, des nouvelles de Saigon. Elle écrit : « Que devenez-vous donc, cher Monsieur ? Nous serions si contents d'avoir en même temps que des vôtres, quelques nouvelles de la capitale du Sud. Vous seriez tout à fait gentil d'y joindre quelques dessins », etc., etc... Et sur un petit papier à part, elle a gri-bouillé : « Si tu pouvais te débrouiller pour nous avoir une bouteille de champagne, ce serait inestimable, car c'est une surprise que nous voudrions faire au Directeur ».



« ...peindre comme Marie Laurencin... »

Voilà beaucoup de raisons d'être embarrassé. Des dessins, des dessins !... Moi qui n'ai jamais tiré un trait. Il va donc falloir me mettre au dessin rationnellement, depuis les premières lignes. Bien sûr ce serait beau d'être artiste et d'avoir quelque chose là-dedans. Ah ! dessiner comme M. Ingres ! peindre comme Marie Laurencin ! faire des portraits expressifs et ressemblants ! D'ailleurs, elle ne me dit pas ce qu'elle veut comme dessins. Si c'est du Louise Hervien, autant y renoncer tout de suite. Imiterai-je les images exquises d'Epinal ? Je pourrais sans doute confier le travail à un acolyte, mais si la supercherie est découverte, ce sera une histoire de tous les diables. Enfin,

trempons notre plume dans l'encre... Qu'est-ce que je dis là, j'ai un stylo, et répondons à la si-jolie-secrétaire tonkinoise.

1° Réponse au petit mot à part : « Chère oublieuse amie, tu as un sérieux toupet de penser à moi parce que tu as l'espoir que je vais te procurer une caisse de champagne. J'aime mieux te dire qu'il n'y a rien d'intéressant à Saigon, comme tu pourrais t'en rendre compte au cas où tu viendrais prendre livraison du champagne. Tu m'embêtes avec tes dessins. Tu sais bien que je n'y entends rien. Malgré tout, je t'embrasse comme au coin d'un bois ».

2° Réponse à la lettre :

« Mademoiselle,

» C'est avec surprise et joie que j'ai reçu vos lignes si aimables, mais trop rares. Ma santé, à laquelle vous voulez bien vous intéresser, est heureusement très bonne, ce qui est un premier bon point à l'actif de l'air qu'on respire à Saigon, cité somptueuse, mais trop discrète, puisqu'elle vous oblige à vous adresser à moi pour entendre parler d'elle. C'est que Saigon se rend bien compte qu'elle n'est pas actuellement très en beauté. On écrit plus volontiers quand on est heureux, car un bonheur n'est pas complet si l'on n'y trouve pas le moyen de faire enrager un peu le voisin. Ainsi nous étions très fiers de nos boulevards. L'un part du Théâtre et aboutit à la Gare. L'autre, qui croise le premier, relie l'Hôtel de ville au Port. A leur intersection s'est installée une vasque magnifique, toute recouverte de mosaïque, dont la couleur de menthe verte évoquait sous la poussière d'eau de son jet, les doigts givrés des sorbets, juste aux moments les plus chauds de la journée. On s'étonnait de n'y pas voir folâtrer des femmes-poissons, comme dans les tableaux de Böcklin (Arnold) — (Je parlerai plus longuement de ce peintre en bien ou en mal, dès que je saurai l'avis du directeur d'Indochine à son sujet). — Et toute cette région n'était qu'un parterre de verdure et de fleurs. Ah ! nous n'en avons pas profité longtemps ! Nos corbeilles et nos boulingrins sont éventrés par des tranchées qui ont transformé le

paysage du tout au tout. On a fait des efforts pour que les tranchées soient coquettes, mais, entre nous, la tranchée porte mal la toilette et nos perspectives urbaines ont perdu beaucoup de leur gaieté. La vasque, sans doute, est toujours là, mais sa fontaine est tarie. Le soleil ne décompose plus la lumière de son jet. Finis nos rêves de neige et de pippermint. Tant de féerie, on le voit bien maintenant, n'était, au fond du bassin, que le mensonge d'un peu de peinture bleue. On ne saura jamais assez ce que la peinture peut ajouter à la beauté, quand, à défaut de jet d'eau, les diamants la font briller de mille feux.

» Mais je m'égare. Saigon était de l'avis de tous les grands voyageurs la ville la mieux éclairée du monde. Et encore son éclat augmentait-il le temps qu'ils allaient voir les autres grandes cités de la terre pour comparer. Elle était toujours en progrès. Eh ! bien, maintenant, c'est la lune qui nous éclaire. Les poètes n'y perdent rien, mais ce mode d'éclairage est à la portée du dernier village. Nous en mourrons de honte. Aussi, notre rue Catinat est-elle le soir déserte comme le cerveau de monsieur... Ah ! emporté par mon sujet, j'allais être mauvaise plume. Naturellement nos marchés municipaux sont dépourvus de bien de petites choses. Mais là-dessus, je me tairai, car je ne suppose pas que Saigon soit la seule ville à avoir des ennuis de popote. Et puis, je mange si peu. Pour les vêtements, notre climat nous permet toutes les restrictions et aussi toutes les audaces. Nous pouvons encore couper au moins vingt centimètres en haut et en bas. Beaucoup de dames mentaient énormément pour obtenir quelques bons supplémentaires de tissu. Il leur fut répondu, que seules celles qui avaient des horreurs à cacher seraient servies. Elles préférèrent s'entraîner aux cours de danse rythmique qui connaissent dans notre ville une grande vogue. Le diable a toujours le dernier mot. D'ailleurs il est prudent de ne pas avoir dans ses armoires de nombreuses pièces de lingerie. Je vous vois, chère amie, ricaner. Vous êtes contente d'insinuer qu'il y a des voleurs à Saigon. Montrez m'en un, je vous prie. Il n'y en a pas. On n'en a jamais vu. La police veille. Mais vous savez que Saigon a toujours eu un charme un peu magique. La clarté lunaire qui remplace les lampadaires électriques y contribue plus que jamais. Et les tissus quittent les armoires, comme ça, de leur plein gré, pour aller courir le monde. Une dame, en vérifiant sa pile de draps si bien rangée, s'évanouit

comme Esther devant Assuérus. Ce n'était plus qu'un échantillon de toile habillant une carcasse de bambous. En général, ce sont des objets de petite dimension, mais de grande valeur parfois, qui disparaissent. Où est mon stylo ? Tiens ! ma pendulette a disparu ! Mais où donc est mon briquet ? Villon qui demandait semblablement où est la reine qui commanda que Buridan fût jeté en un sac en Seine (mais où sont les neiges d'antan ?) s'inquiéterait sans doute où vont nos montres de Saigon.



« ... les images exquises d'Epinal... »

» Vous avez peut-être lu que la Suisse généreuse a offert à la ville de Lyon les vitres destinées à remplacer les carreaux brisés par les bombardements. Si Lyon avait été bâti sur la butte de terre que nous appelons ici : le Plateau, la Suisse ne s'engageait pas à une grande dépense. Le climat béni de notre bonne ville nous dispense d'avoir des fenêtres vitrées. L'air entre à flots dans nos maisons par des ouvertures garnies de grilles si jolies, que la ville de Nancy, rougirait des grilles de Jean Lamour dont elle est si fière. Après Quoi, elle aurait la jaunisse. Un petit rideau suffit à assurer l'intimité des intérieurs si besoin est. Eh bien ! le petit rideau, à son tour, voit du pays. Il se sauve, et entraîne dans sa fuite tout ce qui a la taille assez fine pour se faufiler à travers les barreaux : bas, chemises, shorts et pyjamas. Comme il n'y a pas de voleurs à Saigon, on se demande comment tout cela peut arriver.

» Vous voulez savoir, chère amie, quel temps nous avons à Saigon. Naturellement, vous espérez que je vais me plaindre. Votre question arrive trop tard. La saison des pluies est à peu près terminée et nous n'avons guère plus qu'un orage par jour, juste au moment où l'on voudrait sortir. Car,

dans la journée, il n'y a rien à dire, tout va très bien. Mais si vous avez l'intention d'aller voir des amis, aussitôt le ciel souffre d'une colique. C'est alors que vous constatez des tas de choses ennuyeuses : votre imperméable laisse passer l'eau comme une gaze, ou bien colle si fort aux vêtements qu'il doit garantir, que ceux-ci, cependant si précieux, sont perdus ; avez-vous une bicyclette, vous constatez que votre roue avant (ou arrière) pourtant munie d'une chambre à air neuve, le matin même, chambre qui vous a coûté en démarches une inestimable paire de souliers, est à plat. Vous constatez qu'un magicien inconnu vous l'a échangée contre une sœur aînée criblée de cicatrices et de plaies vives. C'est le moment que choisissent les pousseurs de cyclo, déjà si rares, pour désertir la voie publique. Ils ont des excuses. Jadis, ou naguère, ces gens-là n'avaient pas de maisons. Alors ils se promenaient. Maintenant, on leur a fait des villages de paillote organisés, avec tout le confort. Alors, vous comprenez bien qu'il faudrait être d'une bêtise sans nom pour rester dans les rues de la ville quand il y pleut à torrents. La paille-paillote-paillason est très à la mode à Saigon depuis que ces villages ont démontré tout le parti qu'on en pouvait tirer. A tel point que notre beau théâtre régional (faudra venir voir ça !) ayant eu des ennuis de toiture, sans l'ombre d'hésitation, on l'a couvert en paillote. On en tresse des paniers et des panneaux de publicité. Pour un prix provisoirement modique vous avez d'énormes chapeaux qui s'arracheraient à prix d'or dans la pampa. « Reviens dessus ou dessous », disait la mère antique, à propos d'un bouclier. Ce sont destins bien différents. A Saigon également, ce n'est pas du tout la même chose d'être sur la paille ou d'être dessous. Dans le premier cas, comme partout, c'est la misère ; dans le deuxième, c'est le signe extérieur de bien-être considérable, que ce soit maison, chapeau ou théâtre.

» « Comme c'est triste une vieille femme dans une belle voiture à deux chevaux », notait Jules Renard. C'est un chagrin qu'il n'aurait plus à Saigon. Les beaux attelages

jumelés ont disparu et les vieilles dames ont toutes été écrasées par les automobiles. Mais voici du nouveau : les automobiles disparaissent à leur tour. Il paraît que les gens du Nord, je veux dire ceux de Hanoi et des plats pays environnants, de passage à Saigon, sont étonnés du grand nombre d'autos qu'on y rencontre encore. N'exagérons rien. Il reste tout au plus une Serpolet ou une De Dion-Bouton, qui surgit à l'improviste les jours de pluie, pour éclabousser le piéton. Mais il nous reste les boîtes d'allumettes. Les connaissez-vous ? La boîte d'allumettes est une petite voiture à deux roues, qui est démunie de toute espèce de siège, mais possède une toiture. Elle est traînée par un petit cheval fringant. Ce petit cheval fringant conduit un cocher endormi. C'est dire qu'il connaît son itinéraire, mais il ne connaît que celui-là. Les voyageurs s'assoient à l'arrière de la voiture, à même le plancher, les pieds dans le vide. Ils tournent le dos au cocher et au petit cheval. Pratiquement, un grand nombre de personnes peuvent se tasser dans la voiture. Si l'on veut faire changer au cheval le seul itinéraire qu'il ait appris, il se révolte, s'emballa, et brise la voiture au milieu des éclats de rire. Alors le cocher se réveille, pousse des jurons qu'il est décent de trouver incompréhensibles, et répare les dégâts avec des liens de matières diverses. Il arrive aussi que les bandes caoutchoutées des roues se déjantent et c'est un grand malheur. Il y a sur la place du Marché un grand nombre de boîtes d'allumettes qui ont toutes leur itinéraire automatique et particulier. Les voyageurs choisissent et discutent. Naturellement, les jours où vous seriez bien contents de trouver une boîte d'allumettes, la station est déserte comme le Sahara un dimanche après-midi.

» Voilà, Mademoiselle, quelques aperçus sur la vie que nous menons à Saigon. Si cela vous intéresse, je serai à l'affût du frémissement de notre cité.

» Veuillez me croire, en attendant, de tous vos admirateurs, le plus enthousiaste et le plus respectueux. »

UNE LÉGENDE DE BANTEAY-CH'MAR

d'après un vieux satra de la pagode de Thmar-Pouk

par G. B.

A cent vingt kilomètres au nord de Battambang, Banteay-Ch'mar fut un temple consacré à la mémoire d'un des fils de Jayavarman VII, le prince Crindrakumara et de quatre compagnons d'armes qui avaient sauvé la vie du prince, notamment lors de son combat contre le monstre Râhu et au cours d'une expédition militaire au Champa.

CÆDÈS. — Histoire ancienne des Etats hindouisés d'Extrême-Orient, p. 228.

SUR les confins nord-ouest du Cambodge, à vingt-cinq kilomètres de la falaise boisée des Phnom-Dangrêk, on trouve parmi les ruines d'un ensemble de monuments de l'ancien empire khmèr : Banteay-Ch'mar, le plus vaste temple connu (y compris ceux du groupe d'Angkor).

Par suite de quels événements les constructeurs s'installèrent-ils dans cette région excentrique où dominait, sans doute, comme aujourd'hui, la triste forêt clairière ? Peut-être parce que les rois hindouisés du vieux Cambodge affectionnèrent ces bois au sol maigre tandis qu'ils dédaignaient les contrées de structure granitique où l'épaisse couche d'humus de la grosse forêt distille les émanations les plus pernicieuses.

La première chose qui frappe l'œil, bientôt altisté, du voyageur pénétrant dans l'enceinte est l'état de ruine indescriptible des édifices. Aucun temple du groupe d'Angkor n'a été aussi complètement bouleversé, culbuté, que cet énorme labyrinthe de portiques, de colonnades, de galeries et de tours au quadruple masque de Brahma, ces dernières étant malheureusement pour la plupart effondrées. A l'instar d'Aymonier, faut-il accuser la fragilité des assises en terre rapportée qui ne purent supporter le poids des lourdes constructions ?

L'ensemble imposant semble avoir quelque parenté avec Angkor-Thom ; on y retrouve, en effet, une muraille d'enceinte doublée de douves que traversent des chaussées à géants soutenant le naga et des temples satellites placés sur le prolongement des axes de tout le système.

L'impression générale qui se dégage de ces ruines vraiment très ruinées est que le

groupe, caractérisé par des tours décorées de grands visages humains, fut consacré aux deux religions qui brillèrent simultanément au Cambodge d'un éclat presque égal : le brahmanisme et le bouddhisme septentrional. Nonobstant leur profonde décrépitude, il ressort de ces constructions de grès un cachet original qui place Banteay-Ch'mar parmi les plus grandes œuvres de l'architecture cambodgienne, au centre d'une région aujourd'hui stérile, parce que desséchée, mais réputée jadis très prospère.

Son opulence, sa tranquillité, la sagesse de ses rois, ont éveillé, à plusieurs époques de son histoire, l'envie et la cupidité des souverains d'alentour. L'épisode suivant recueilli dans un satra de la vieille pagode de Thmar-Pouk peut être cité comme une anecdote de sa brillante renommée.

Il y a plusieurs centaines d'années régnait sur le pays de Chambak-Borey [Banteay-Ch'mar] (1) un roi appelé Preasbat Yos-Ke (2). A force de pratiques religieuses, il était parvenu à un degré de profonde sagesse et avait prononcé des vœux publics, entre autres celui de ne point faire la guerre à ses voisins et de vivre avec son peuple dans la paix la plus complète. Le bruit courait même qu'il ne se défendrait pas contre les entreprises du dehors et qu'il aimerait mieux renoncer à son royaume que de faire tuer un seul de ses sujets. Dans un pays proche

(1) Depuis la rédaction du vieux satra, Chambak-Borey a été identifié avec Champasak, sur le Mékong, mais il s'agit ici d'une légende et non d'une page d'histoire.

(2) AYMONIER a cru découvrir dans ce nom Yos-Ke ou Yas-Ke la forme Yaça Kirti, qui pourrait être le vestige du nom de Yaçovarman.

de Banteay-Ch'mar, à Prasat Preou (1), vivait en même temps, un souverain nommé Preasbat Houlou. Belliqueux et sanguinaire, il ne vivait que de l'espoir d'agrandir son royaume aux dépens des voisins. Les intentions pacifiques du monarque de Banteay-Ch'mar lui étaient connues ; aussi décida-t-il un jour d'envahir son royaume. Fidèle aux vœux prononcés et à la parole donnée, Preasbat Yos-Ke se réfugia sans combattre dans les Phnom-Dangrêk, à Prasat Ta-Moan (2).

Plusieurs années s'écoulèrent. Banteay-Ch'mar vivait sous la domination du Preasbat Houlou lorsque ce dernier fut avisé que Yos-Ke, fatigué d'une vie oisive et sans joie, avait l'intention de lever une puissante armée pour reprendre ses Etats. Alors Preasbat Houlou trembla pour sa quiétude. Il savait son rival réfugié quelque part, dans les montagnes du Nord, mais ignorait l'exact emplacement de sa retraite. Il fit donc publier partout que le pays de Cham-bak-Borey courait un grand danger et qu'il suffisait de lui dénoncer le refuge du Preasbat Yos-Ke pour le surmonter. Une récompense de 1.000 taëls d'or fut promise à celui qui pourrait fournir des renseignements à ce sujet.

A quelque temps de là, un chasseur égaré dans la montagne tomba juste sur l'asile de Preasbat Yos-Ke qui le recueillit et le sauva d'une mort certaine, en le nourrissant d'abord puis en lui indiquant le chemin à suivre pour retourner vers Banteay-Ch'mar. Il lui fit promettre seulement de rester muet sur la désignation et l'emplacement de sa demeure. On pense le peu de cas que le chasseur, appâté par le gain des 1.000 taëls d'or, devait faire de cette recommandation. Le secret de Preasbat Yos-Ke fut donc dévoilé et ce dernier, capturé par surprise, se vit un jour conduit à Banteay-Ch'mar sous bonne escorte. Sa femme Neang Batoum et son fils Vibol-Ke ne furent pas inquiétés et restèrent à Prasat Ta-Moan. Le Preasbat Yos-Ke fut mis au cachot puis condamné à mort, après plusieurs années de détention. Agé de douze ans à l'époque de l'enlèvement, son fils s'inquiétait beaucoup de la disparition de son père mais, redoutant pour lui toutes sortes de dangers, Neang Batoum s'efforçait de le dissuader d'une entreprise hasardeuse dont elle lui dénonçait les périls. Rien ne prévalut contre la volonté de Vibol-Ke. Après de très longues recherches, il arriva à Banteay-Ch'mar, au moment où l'ancien roi était conduit à la mort, au milieu d'une affluence considérable de curieux.

Ayant reconnu son père, le jeune homme fendit la foule et, s'arrêtant devant le roi Preasbat Houlou qui se tenait au milieu de sa suite, il lui adressa la parole, en ces termes :

« Ce vieillard est mon père, il est innocent. Vous l'envoyez au supplice sans aucune raison. Il ne doit pas mourir, car il n'est pas coupable. Je demande donc à périr à sa place, car si vous me laissez vivre, je jure de venger sa mort.

— Quel est cet imposteur ? répliqua le roi. Qu'on l'exécute sur le champ.

— Je suis, je le répète, le fils du roi Preasbat Yos-Ke. Je ne crains rien de toi et des tiens. Je me sou mets, sans aucun regret, à ta décision. Ce sera un bonheur pour moi d'expirer à la place de mon père.

— Mais sais-tu bien, dit le roi Houlou, que tu t'exposes à finir dans des souffrances horribles dont mes bourreaux seuls ont le secret.

— Peu m'importe, répondit le jeune homme, pourvu que je les subisse à la place de mon père vénéré. »

Il fut aussitôt traîné sur le lieu d'exécution. « Qu'on le livre au bourreau », ordonna le roi, quand les préparatifs furent achevés. L'exécuteur des hautes œuvres dont l'attitude du jeune homme avait excité la colère, leva son sabre, le fit tourner, puis l'abattit avec force. Le choc seul fit pencher la tête du supplicié. Puis Vibol-Ke, la figure souriante, leva les yeux vers la foule qui l'entourait, silencieuse, stupéfaite : le tranchant de la lame s'était émoussé sur le col de la victime. L'expérience fut recommencée. Chaque fois le bourreau vérifia l'état de sa puissante lame aiguisée aux meilleures pierres du pays, chaque fois il mit à faire tourner son arme une ardeur plus grande, chaque fois le résultat fut le même. Vibol-Ke, nullement incommodé, souriait toujours à la foule, maintenant frappée de crainte et de pitié.

« Qu'on construise un bûcher ! » hurla le roi Preasbat Houlou, fou de colère. Le bûcher fut construit et allumé. On y fit monter Vibol-Ke qui disparut dans des tourbillons de feu et de fumée. Puis, les flammes s'éteignirent et l'on vit croître à leur place des feuilles de lotus ornées de fleurs super-

(1) S'identifie probablement avec Banteay Preav, dans la région de Sisophon.

(2) Temple ruiné placé au sommet des Dangrêk.

bes lesquelles, répandant une intense fraîcheur sur le bûcher, venaient de préserver de la mort un enfant chéri des dieux.

Sans se décourager, Preasbat Houlou auquel l'immunité de Vibol-Ke commençait cependant à inspirer quelque effroi, fit amener ses éléphants de combat caparaçonnés d'or et de pierres précieuses. « Qu'on leur livre la victime », dit le roi. Aiguillonnés par leurs cornacs qui les avaient maintes fois conduits contre les rangs ennemis, les lourds pachydermes se précipitèrent vers Vibol-Ke. Mais on les vit soudain, s'arrêter à deux pas de lui et, mettant genoux à terre, suspendre au-dessus de sa tête la couronne de leurs trompes en guise de bouclier. Sous cette auréole, Vibol-Ke souriait toujours aux curieux.

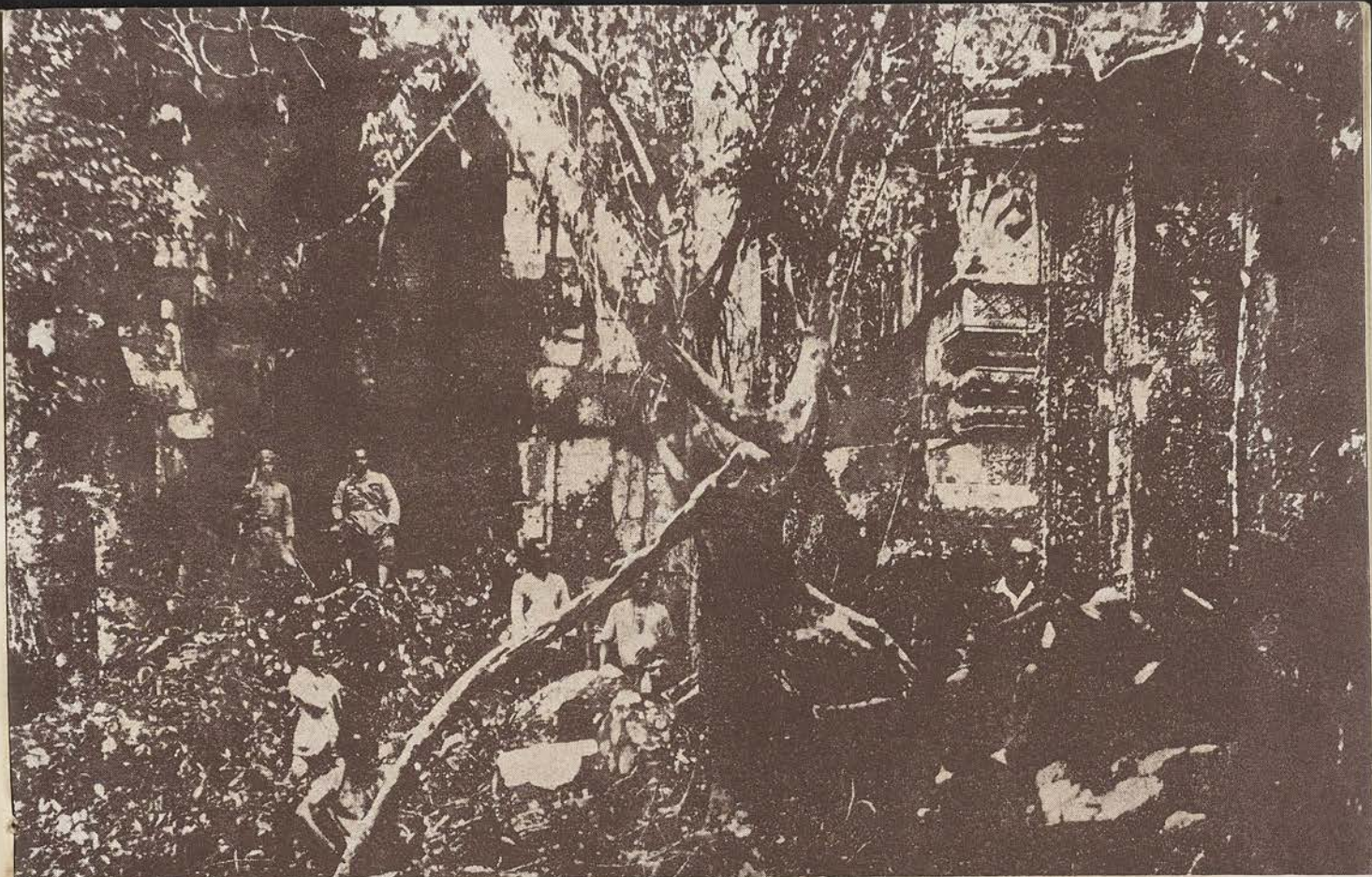
La foule, fortement impressionnée par le spectacle et devenue sympathique au jeune homme, s'écoula en silence, regagnant la ville de Banteay-Ch'mar. Preasbat Yos-Ke, délivré, rejoignit sa retraite de Prasat Ta-Moan où il mourut à quelque temps de là. Plus tard, Vibol-Ke s'empara de Banteay-Ch'mar, s'y fit couronner roi et sa mère, Neang Batoum, devint sa principale conseillère.

Les naturels du pays donnent comme sépulture à cette dernière l'édifice du Mébon, construit au milieu du Grand Baray de Banteay-Ch'mar.

Rien ne trouble le calme grandiose qui

enveloppe ces vestiges d'un passé glorieux. Quel contraste entre la brillante cité d'autrefois et la nécropole de pierre d'aujourd'hui !

Dans un rayon de quatorze kilomètres autour de la ville morte, il n'existe aucun lieu habité, si ce n'est Kbal-Ansong, misérable agglomération de trente feux élevée à deux kilomètres de là. Dans ce pays abandonné parce que desséché et hors de la circulation contemporaine vécurent des foules que M. Groslier évalue à près de deux cent mille âmes. Seule, écrit-il dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (T. XXXV, 1935, fasc. 1, p. 173), une agglomération de cette importance pouvait fournir les vingt ou vingt-cinq mille individus qui furent, d'après lui, affectés à l'édification de Banteay-Ch'mar. Les famines, les épidémies, les guerres, la disette d'eau due aux invasions clairsemèrent sans doute les populations appauvries et les contraignirent à se diriger vers des contrées plus favorables. Les traditions locales veulent que ce fût au nord des Dangrêk, dans le pays de Sourin, que se porta l'exode des gens de Banteay-Ch'mar. Ici, la légende rejoint l'histoire puisque M. Aymonier, auquel il faut toujours se reporter quand il s'agit des choses cambodgiennes, relate qu'en 1884 le « chau » ou Gouverneur de Sourin portait encore le titre de « Phya Surinthon Phake-dei Si Nokhon Puteai Seman », ces deux derniers mots étant la corruption siamoise de Banteay-Ch'mar.



En haut : ruines du temple de Prasat-Ta-Moan, sur la crête des Phnom-Dangrêk.
En bas : Banteay-Ch'mar.



Ruines de
Banteay-Ch'mar.



Suite de Garoudas en
hauts-reliefs.

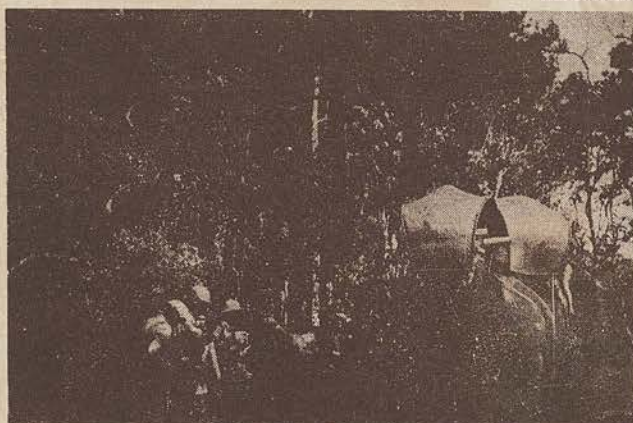
Tête de Deva.

SCÈNES de la VIE

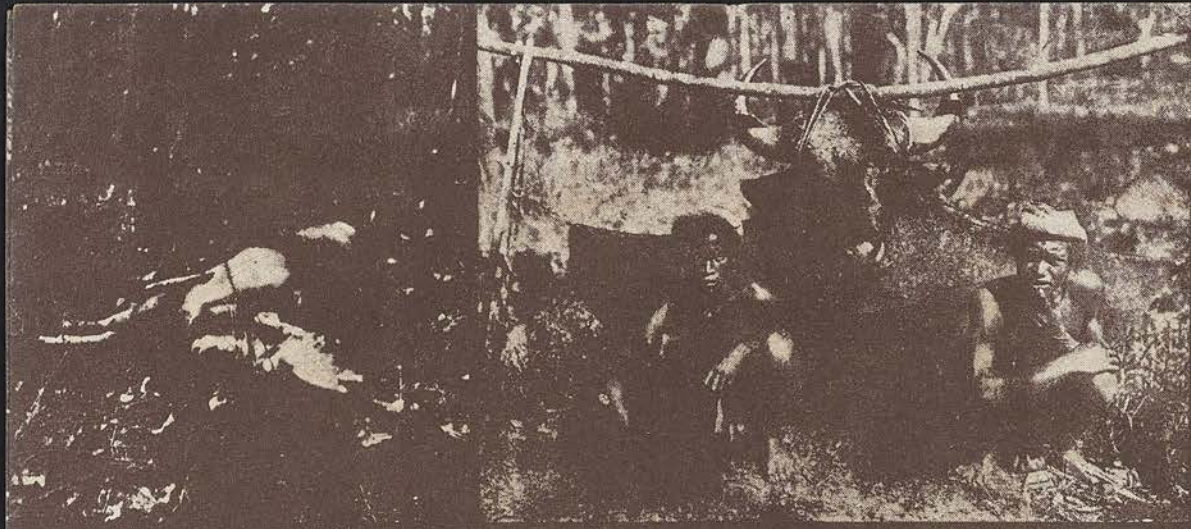
PAYS Moï

Partir en reconnaissance, les maigres
bagages pendus à l'extrémité des
fléaux de bambou...

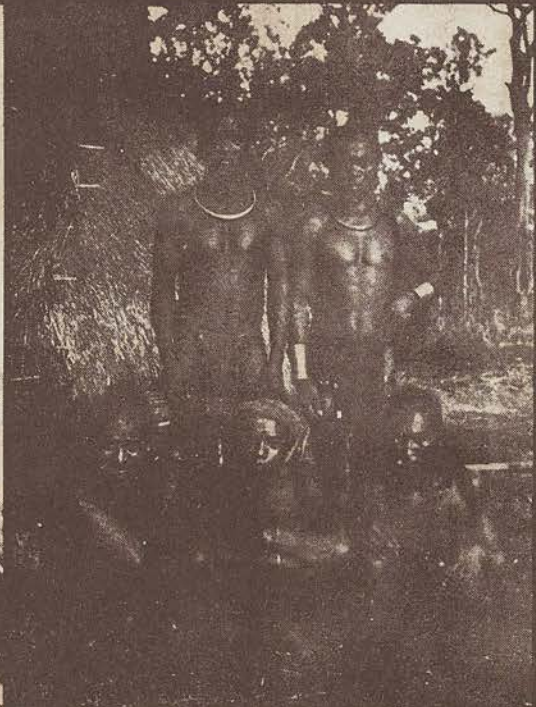
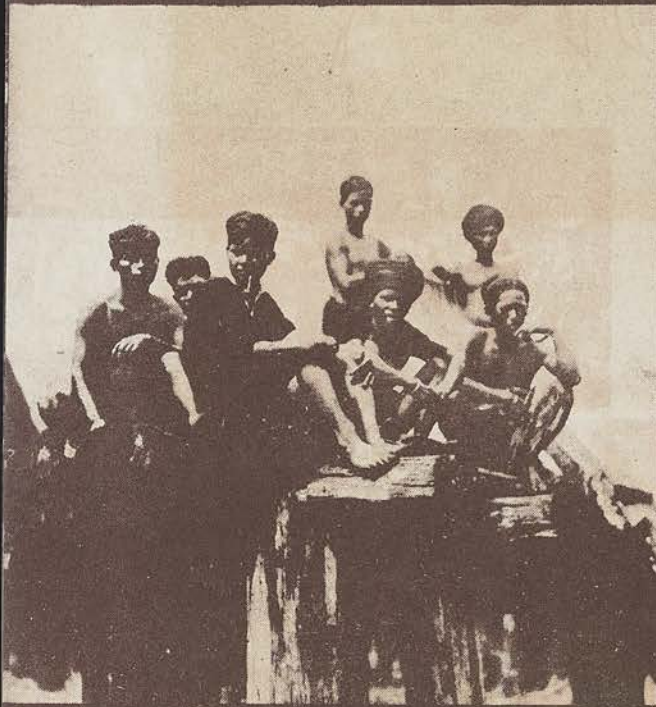
... ou sur plusieurs éléphants pour
donner une impression de richesse...



... passer par des
sites féeriques...



... s'adonner aux pla
de la chasse...



A l'éta
cansem
cade

... arriver chez les in-
soumis (Rhadé, Jaray,
Stieng), capter leur
attention...



.. soume
enfant (r
redouta

Apprivoi
gracieus
Jaray)..

aux plaisirs

En arrivant au village,
boire à la jarre un alcool
aigrelet et rafraîchissant
en tirant à l'envi sur un
long bambou courbe...

Rêver qu'on est un jeune
Mnong à turban rouge avec
collier de fer et pagne
bleu, qu'on a les lobes des
oreilles percés de cylin-
dres d'ivoire qui vous frap-
pent les maxillaires, et des
bracelets de cuivre aux
poignets...

A l'étape monter le
campement dans le
cadre d'un ray...

les in-
Jaray,
er leur

... soumettre femme et
enfant (Mnong) à un
redoutable objectif...

Apprivoiser les plus
gracieuses (Mnong,
Jaray)...





Idylle bih.



*Jeunes hommes rhadé
et jeunes femmes bih
parés pour la fête.*



Idylle bih.

Tout le village offre le sacrifice aux génies tutélaires pour obtenir leur protection (Bih-Khatu).

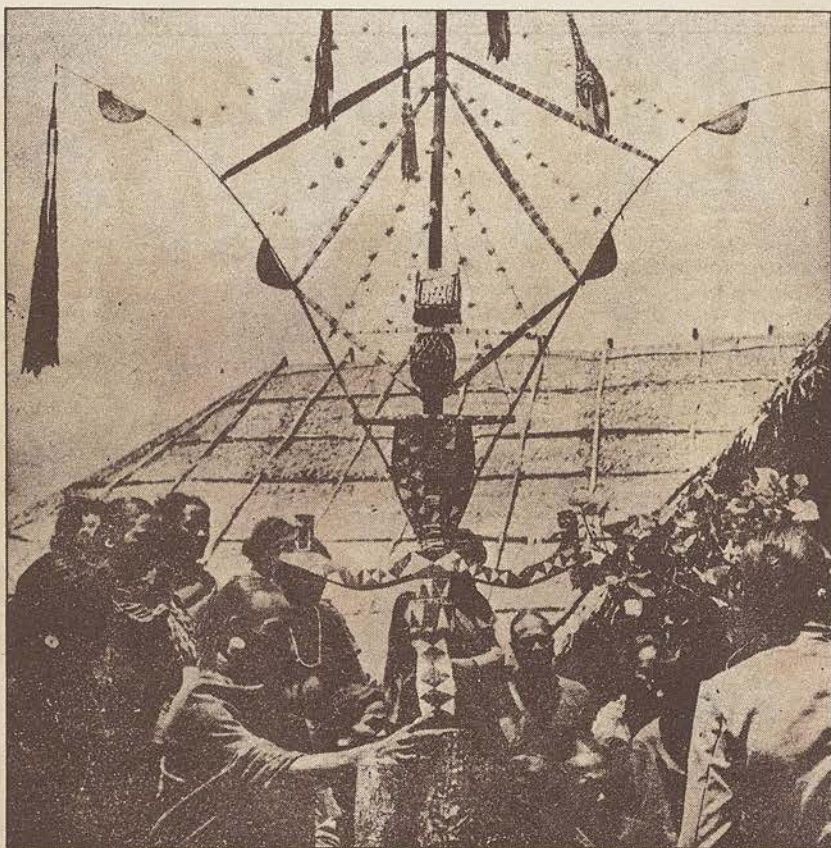


Photo J.Y.C.



Le sourire
du Bataillon moi.



Au Nœud des Trois-
Frontières, le monument
élevé à la mémoire de
l'explorateur Henri Maî-
tre, précurseur au pays
moi.

Photo HESBAY

APERÇU SUR LA QUESTION MOÏ

par le Lieutenant THIBAUT

LE 26 janvier 1943, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, prenait la parole devant le monument élevé à Henri Maître, au Nœud des Trois-Frontières, pour célébrer la mémoire de cet illustre pionnier, qui fut le précurseur de notre œuvre de pénétration et de civilisation dans le pays moï.

Ce pays est resté jusqu'à ces dernières années fort peu connu. D'accès difficile, il a durement fait payer tous ceux qui, d'un élan spontané et désintéressé, y ont consacré leur jeunesse, et a toujours présenté des obstacles qui ont rendu notre tâche civilisatrice particulièrement ardue.

Les routes qui le sillonnent aujourd'hui lui ont enfin donné tout l'intérêt qu'il méritait et ont fait de la question moï une des plus importantes de l'Union Indochinoise.

Le pays moï s'étend dans la moitié sud de l'Indochine, entre deux parallèles dont l'un passe à 50 kilomètres environ au nord de Saigon, et l'autre joint Hué, sur la mer de Chine, à Savannakhet, sur le Mékong.

L'aire d'habitat des Moïs couvre donc un rectangle ayant en gros 600 kilomètres du nord au sud et 200 d'est en ouest. Il s'agit surtout de régions élevées, couvertes de forêts vierges et de plateaux herbeux que creusent de profondes vallées à la végétation inextricable. Toutefois, l'altitude n'est que de 200 à 400 mètres vers le Mékong, dans les espaces semi-désertiques de la forêt claire.

Les races moïs ne sont pas jaunes, mais d'origine malayo-polynésienne. Leur unité est loin d'être parfaite. Cependant, toutes ont entre elles des rapports étroits de type, de langage et de mœurs. Elles groupent près d'un million d'individus. Les principales, Djarais, Rhadés, comptent plus de 50.000 âmes, mais certaines familles n'atteignent pas 500 membres. Une grande anarchie a toujours régné parmi ces peuplades primitives, intelligentes, guerrières, vigoureuses, chez lesquelles de dures conditions d'existence opèrent une sélection naturelle sévère.

Pour mieux comprendre la question moï, il importe de retenir les considérations suivantes :

Le pays moï, grand comme le quart de la France, occupe tout le centre du Sud-Indochinois. Il était, par sa nature physique, de pénétration extrêmement difficile, très malsain, pauvre, peu peuplé.

Les peuplades moïs, dénuées de tout, farouches et très dispersées, n'ont aucune affinité avec les autres races indochinoises. Elles ont, en particulier, des qualités de combativité inconnues chez les autres peuples de l'Indochine.

La question moï ne mérite ni l'indifférence dont elle était entourée il y a peu d'années, ni la publicité retentissante que lui ont donné périodiquement quelques assassinats. Elle a été engagée, il y a quelque quarante ans dans des conditions qui ont longtemps retardé sa solution définitive.

Cette contrée, réputée impénétrable, et qui n'offrait pas de perspectives économiques immédiates, fut d'abord seulement approchée. Elle tentait cependant l'imagination des explorateurs, alors beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Ces pionniers s'efforçaient d'obtenir un appui et s'enfonçaient dans la jungle avec quelques miliciens par

esprit d'aventure, sans se soucier du profit à attendre de leurs expéditions. La plupart n'en revinrent pas. Ayant réussi une mission, ils repartaient pour une autre et jouaient avec de nouveaux risques. Un jour, ils étaient massacrés par les Moïs ou mouraient d'une fièvre. Parmi ces passionnés d'inconnu, Pavie et Maître se sont forgés de grands noms.

Mais leurs travaux héroïques n'ont pas été vains. Derrière eux, notre colonisation a progressé. La découverte des terres rouges moïs ouvrit le pays à la culture du caoutchouc ; il en devint le sol de prédilection. Puis on essaya le café. De grandes plantations prirent naissance à Kontum et Banméthuot, en Annam ; à Hon-quan, Loc-ninh et Budop, en Cochinchine ; à Snoul, au Cambodge.

La station de Dalat fut créée dans les altitudes du Lang-biang.

Une grande tribu insoumise demeurait toutefois, dont le centre était le nœud des trois frontières de Cochinchine, Annam, Cambodge. C'était une des régions moïs les plus inaccessibles, peuplée d'éléments particulièrement retardataires. Maître y avait trouvé la mort le 1^{er} août 1914. Aucune communication directe n'était possible, d'une part entre les régions du Sud-Annam récemment mises en valeur et d'autre part la Cochinchine et le Cambodge, tant que nous ne serions pas installés sur le plateau des Herbes. En 1933, les postes militaires Le Rolland (Cambodge, 2^e compagnie du B.T.C.) et Maître (Annam, 1^{re} compagnie du B.T.M.S.A.), y ont été créés. En liaison avec deux délégués civils de Cochinchine, la mission de ces deux postes dont dépendaient quelques autres : Gatille, Bu Plock, Deshayes, Bu Djeng Drom, a été de construire les voies qui, peu à peu, ont traversé toute la région, et de mettre un terme à l'insoumission aux confins des trois frontières.

Cette tâche est désormais accomplie. Dix années de contacts étroits et continus avec les Moïs locaux ont eu raison de leur sauvagerie. Le pays moï, qui a déjà pris une valeur économique grâce à ses terres rouges, est en train de devenir la plaque tournante des communications dans le Sud-Indochinois, autour du Nœud des Trois-Frontières.

Cependant, au contact de ces primitifs, nous avions pris conscience de la valeur politique du pays, de l'intérêt que nous offraient les qualités guerrières des Moïs. Nous en sommes venus à pratiquer une politique de protection de ces peuplades et à y chercher un recrutement militaire. Un bataillon à quatre compagnies était créé en 1929 dans la région de Banméthuot. En 1937, les premiers éléments d'une compagnie étaient recrutés à Le Rolland. Depuis, ce recrutement n'a fait que s'étendre. Ces forces constituent pour nous une troupe de premier ordre.

Cette politique de protection a été suivie par les différents pays de l'Union dont relèvent les peuplades moïs : Cochinchine, Cambodge, Annam et même Laos, depuis plusieurs années. Mais les efforts de chacun de ces pays manquaient de coordination. Les diverses tribus moïs, quoique fort différentes, comme nous l'avons vu, ont conservé un mode de vie sensiblement identique ; leurs besoins sont semblables et la politique suivie à leur égard implique de ce fait, dans son application, une coordination qui n'avait pas été jusqu'ici, suffisamment réalisée.

Cette coordination vient d'être obtenue par la création de la Conférence des pays moï que le

Gouverneur Général a présidée à Dalat le 31 janvier 1943.

Désormais les multiples problèmes posés par l'administration des pays moïs ont reçu une solution comportant une unité de doctrine qui ne peut manquer de se révéler efficace.

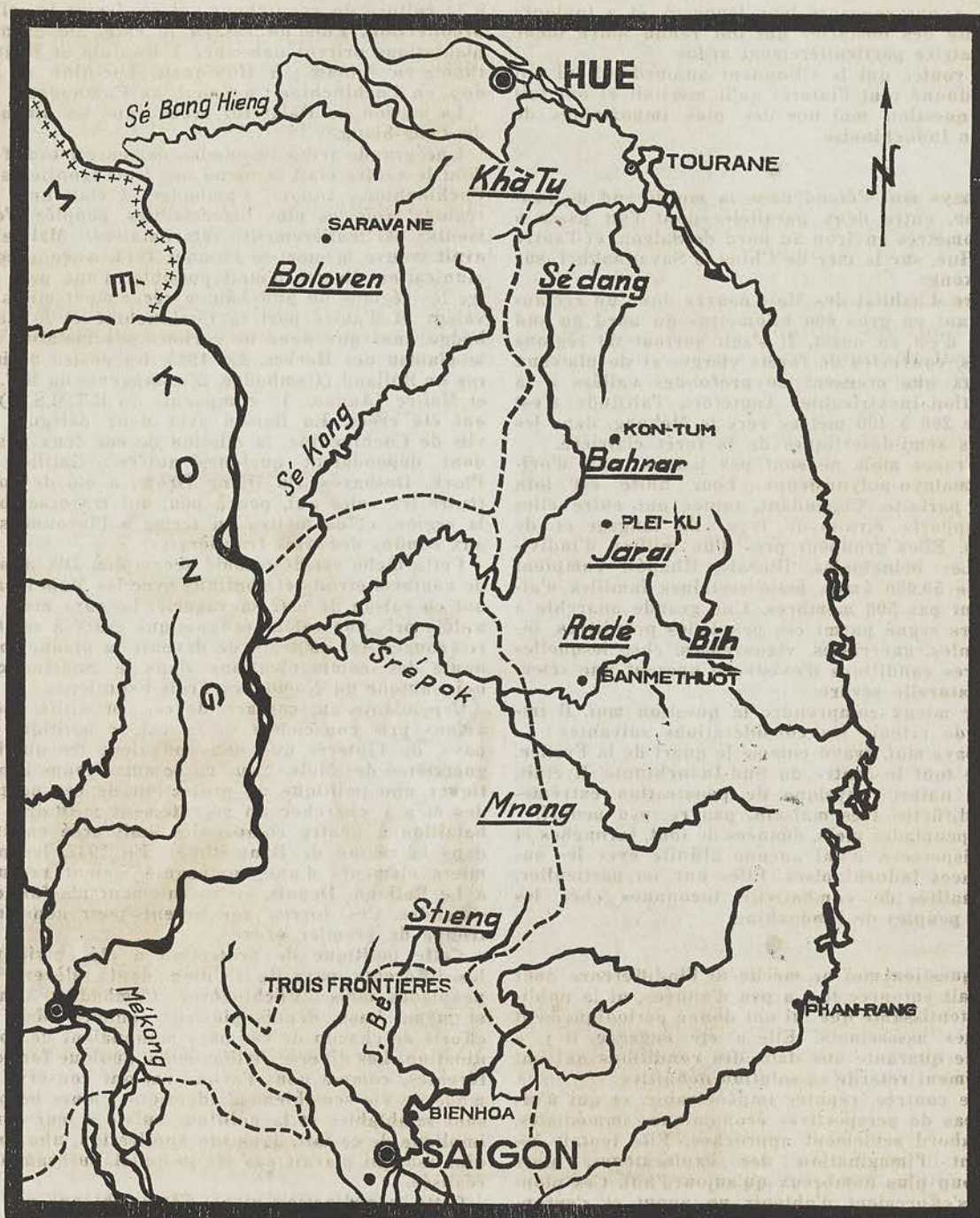
Tous les Français qui ont eu l'occasion de servir chez les Moïs ont la certitude qu'on y travaille utilement à la fois pour l'expansion de la cause française et pour le mieux-être de l'indigène.

Ils ont eu sous les yeux le spectacle des cruautés et des souffrances qu'engendre une lutte quotidienne et farouche pour l'existence. Mais ils ne se sont pas laissés rebuter par l'ingratitude apparente de ces peuplades : l'éducation, nécessaire-

ment lente et progressive, du primitif, apportera la solution de ce problème dont la donnée est essentiellement psychologique.

Ainsi notre politique moï améliorera l'équipement de l'Indochine et y fortifiera notre situation. Les Moïs y gagneront le développement de leur race et l'atténuation de leurs misères au prix de la perte insignifiante de cette indépendance à laquelle ils tiennent tant. Ils resteront des « Hommes libres », ils en ont pour garantie le désir que nous éprouvons de leur amitié, et notre effort de compréhension.

Ils gardent pour allié leur vaste pays sauvage dont nous ne pénétrons sans doute jamais tout le mystère.



Situation géographique des principales tribus moïs.



Dédié à M. MANH-QUYNH, auteur du magnifique dessin (1) ornant le verso d'« INDOCHINE », source de mon inspiration.

par le Capitaine COURTIAL

UN jour, Ly Toét gagna les 100.000 piastres de la Loterie Indochinoise. Cet événement fut fêté joyeusement. Puis, l'heureux gagnant, suivi de son fidèle Xa Xê, rentra sagement au village.

Le nouveau millionnaire se demanda comment il emploierait sa fortune. Certes, il avait, dans son premier enthousiasme, élaboré tout un programme : il construirait une villa, doterait le village d'un stade moderne, d'une belle école, ferait réparer le vieux dinh délabré, offrirait à Xa Xê un somptueux cadeau... Mais... après... ?

Ly Toét s'entoura de tous les conseils et sollicita les génies bienfaisants. Après mûre réflexion, il décida d'entreprendre un grand voyage. Il reviendrait auréolé de cette sagesse et de cette autorité qui sont le propre de ceux qui ont beaucoup vu. Cette détermination affecta beaucoup Xa Xê : il allait perdre, pour longtemps, son meilleur ami, au moment même où, comblé par la fortune, cet ami était devenu doublement précieux. Il fit tout pour dissuader Ly Toét. Il chercha à l'effrayer par des récits d'accidents, de naufrages. Malicieusement, il essaya de le retenir au pays par le truchement d'une belle fille, candidate au concubinage. Il chatouilla l'amour-propre de Ly Toét dont le devoir — disait-il — était de poser sa candidature comme chef de canton ! Il fit miroiter de splendides projets : aménagement de la mare communale en piscine ultra-moderne, constitution d'un Ly Toét Football Club, destiné à supplanter Cotonkin dans le Championnat !... Ly Toét fut inébranlable dans sa résolution !

Toute la population assista au départ. Ce fut grandiose ! Les écoliers chantèrent un hymne de circonstance, œuvre de l'institu-

teur. Les notables, en tuniques violettes, exprimèrent avec éloquence des souhaits de bon voyage. Et jamais les bufflesses du village, spectatrices pourtant blasées, n'avaient ouvert d'yeux si immensément admiratifs : Ly Toét démarra dans une étincelante V8 conduite par un chauffeur en livrée ! D'innombrables pétards éclatèrent... Ly Toét était parti !...



Xa Xê, le cœur bien gros, rejoignit son logis.

... Des jours passèrent...

(1) Ce conte a obtenu le troisième prix de notre concours d'humour.

... Des semaines passèrent...

Le village avait reconquis son calme, les bufflesses repris leur ronde dans la riziére. Le chantier de la future villa était ouvert. La toiture du dinh avait été refaite. La candidate concubine, la poitrine gonflée d'espoir, attendait. La mare s'était assoupie en songeant à sa brillante destinée de future piscine.

Xa Xê était songeur. Souvent, les notables venaient lui rendre visite. Autour d'une magnifique pipe de porcelaine, cadeau de Ly Toét, on causait longuement de l'absent. Et, doucement bercée par l'aimable grisurie d'un alcool abondant, l'âme collective construisait de beaux rêves... Selon toute évidence, le voyage de Ly Toét serait court, son silence même en était la preuve. Il fallait donc songer au retour et préparer une brillante réception. L'instituteur organiserait une chorale. On tuerait le plus gros porc du village... Ly Toét allait revenir !... C'était une question de jours !...

...Des mois passèrent...

Toujours pas de nouvelles ! Le village était tombé dans une torpeur muette. Les bufflesses avaient cessé de relever la tête dans la direction de la route Coloniale. La candidate concubine avait quitté les lieux. Les lotus avaient fleuri sur la mare qui poursuivait, sans conviction, son rêve de splendeur. Le cochon destiné au festin avait atteint son diamètre maximum.

Xa Xê était malade et maigrissait à vue d'œil. Parfois, chez lui, entraient un notable. Il n'y avait plus d'alcool. Autour de la pipe, la conversation traînait. On parlait bien de Ly Toét mais sans oser prononcer son nom. Avait-il oublié son village, sa famille, ses amis ? Xa Xê, rongé de soucis, commençait à demander à l'opium sa grisante consolation.

Tous les villageois étaient tristes. Des prières furent dites à la Pagode.

... Des années passèrent !...

Que de changements dans le village ! Où était le temps lointain de sa splendeur éphémère, quand les reporters d'*Indochine* venaient photographier la villa Ly Toét, les touristes admirer le dinh restauré, les entrepreneurs mesurer la mare et arpenter le futur stade ? Les bufflesses étaient devenues complètement indifférentes aux visions fugitives de la route. La mare, de dépit, avait séché ! La villa, inachevée, offrait une silhouette ridicule. On n'avait plus entendu

parler de la candidate concubine. L'instituteur, désabusé, avait sollicité sa mutation.

Xa Xê, miné par le chagrin était méconnaissable ! Son dernier cheveu avait déserté. Il était d'une maigreur cadavérique : dans un seul de ses cai-quan, sa femme avait pu lui tailler trois costumes. La belle pipe de porcelaine était partie chez le brocanteur et il avait hypothéqué ses derniers mau. Personne ne venait plus chez lui. Seul, il se livrait à sa passion envahissante. Dans son âme meurtrie, il n'y avait plus la moindre espérance : Ly Toét était parti... pour toujours !

Le village entier était en deuil !

Un clair matin, le premier cop chanta plus tôt que de coutume. Sous la brise, les bambous chantèrent drôlement !

Xa Xê n'avait pas dormi. L'aube le surprit sur son bat-flanc, près de sa lampe ; au fond de ses yeux, la petite flamme jetait une lueur étrange !

Il se passa alors un événement sensationnel ! Les bufflesses, résignées depuis de longues années à une indifférence totale, relevèrent la tête avec un ensemble touchant : une bicyclette arrivait au village, dans un léger bruit de ferraille. Les tourterelles interrompirent leur concert, une escouade de canards approcha, curieuse. Les femmes, prêtes à partir pour le marché, déposèrent leurs paniers. Le facteur !

« Monsieur Xa Xê ! Monsieur Xa Xê ! Un télégramme pour vous ! »

Xa Xê, flageolant sur ses jambes maigres, sortit de sa maison. L'émotion le fit bégayer :

— « P... our... m... moi !... A... Al... Alors... C'est Ly Toét ! »

Tout le village était autour de lui lorsqu'il déplia le message : « Arriverai demain 10 h. 30. Amitiés. Ly Toét. »

Xa Xê tomba évanoui. Il fallut lui frictionner les narines et les tempes avec du « cao con hô ». Le nouvel instituteur, diplômé de Phan-thiét, pratiqua la respiration artificielle ! Lorsqu'il reprit connaissance, Xa Xê était chez lui. Sa maison était envahie ! Un voisin avait apporté une pipe à eau, un autre versait des rasades de chum. C'était un charivari indescriptible !... Ly Toét de retour ! Demain, 10 h. 30 ! Une fièvre extraordinaire agitait chacun ! Il fallait construire un arc de triomphe, aller cueillir des palmes, acheter des pétards, balayer le dinh, faire la toilette du village, prévenir le Résident ! Le nouvel instituteur proposa un chœur et... le salut olympique ! Le vieux

ly-truong demanda un pinceau pour composer son discours. Et le festin ! l'alcool ! le cochon ! Tout s'organisa dans l'allégresse, chacun se montrant généreux.

Xa Xê n'avait plus d'argent, plus d'alcool, plus de paddy ! Il ne lui restait qu'un porc, un beau porc, ma foi, très digne de figurer au festin. Il offrit son porc ! Ce fut accepté à l'unanimité et chacun partit travailler aux préparatifs...

Xa Xê était au comble du bonheur ! Toutes ses misères étaient oubliées. Après avoir frôlé le néant, il trouvait la vie belle. Dans un soliloque joyeux, il apostrophait des meubles, son chien, sa lampe !

Il se précipita à la recherche de son cochon. Il eut de la tendresse dans la voix pour lui dire :

« Ly Toét arrive demain à 10 h. 30 ! Je vais l'égorger pour le festin ! »

Grisé de bonheur, d'alcool et d'opium, il lui sembla entendre l'animal lui répondre :

« O ! Maître Xa Xê ! Epargnez-moi ! Je ne suis pas encore adulte ! »

Dans sa vertigineuse hallucination, Xa Xê transformait en paroles les grognements de son animal !

« Impossible ! J'ai promis !

— Groingroin ! Maître Xa Xê ! Ayez pitié ! Groingroin !...

— Je vais préparer mon couteau !

— Groingroin ! Accordez-moi un délai !... Groingroin ! Je voudrais...

— Impossible ! Le temps presse !

— Une heure seulement ! Groingroin ! Le temps de dire adieu à ma famille !

— Soit ! Je t'accorde une heure. »



Une heure ! Au fond ! Rien ne pressait ! Cet animal avait même là une excellente idée ! Tant d'émotion l'avait bouleversé ! Un peu de repos lui ferait du bien ! Xa Xê rejoignit son bat-flanc et gratta un ultime dross...

...Quel bon goût avait ce mauvais dross !... Dans la fumée grise, son rêve avait repris

un joyeux essor... Ly Toét... Demain !... 10 h. 30 !...

Le soleil était déjà très haut lorsque Xa Xê sortit de sa torpeur ! Il aiguisa son couteau sur le seuil et alla chez le voisin chercher de l'aide. Celui-ci était à table, et, cordialement, l'invita. On parla de la réception du lendemain. Tout s'annonçait à merveille !

Xa Xê se sentait régénéré. Le bon repas et l'alcool lui chauffaient les entrailles ! Après un rot sonore, il se leva, aspira une pincée de tabac, accepta une chique de bétel et... partit à la recherche de son cochon. Il ne le trouva ni autour de la case, ni près de la mare, ni le long de la haie de bambous, ni près du puits ! Il fit le tour du village, interrogea les uns et les autres. Au crépuscule, il était près de la route, son couteau à la main, fouillant les fossés. Pas de cochon !

Dans la nuit déjà noire, il refit le tour du village. Demain ! 10 h. 30 ! Les chiffres voltigeaient dans sa tête alourdie !... Pas de cochon ! Quel déshonneur de ne pas apporter son écot à la fête ! Cependant, ce soir-là, le village semblait refuser de s'endormir, comme dans l'impatience des joies du lendemain : des lumières brillaient, des enfants chantaient...

Xa Xê s'éloigna vers le hameau voisin. Il tomba, retomba, faillit se blesser avec son couteau. Enfin, brisé de fatigue, ayant perdu tout espoir, il se laissa glisser dans un trou et s'endormit...

... Le grand jour le réveilla. Les laboureurs étaient au travail. Des files de femmes trottaient sur les diguettes. Un autobus passa, tout près. Xa Xê resta un moment sans comprendre, puis, comme un flot furieux, tout lui revint en bloc à la mémoire. il regarda son couteau, le soleil, se leva et, comme un fantôme, reprit ses recherches...

Quand il se rapprocha du village, il constata une grande animation. Les buffles avaient congé et semblaient s'être rassemblés à l'entrée du village pour jouir du coup d'œil. Il flottait dans l'air toute l'allégresse des jours de fête. Les paysans avaient revêtu leurs plus beaux costumes, les notables leurs tuniques de cérémonie. La nature s'associait à la joie générale : les tourterelles roucoulaient tendrement, les bambous sifflaient une douce chanson et, sur la mare, les lotus souriaient. Xa Xê entendit les cris de joie des enfants, distingua des uniformes blancs. Déjà s'approchaient des au-

tomobiles avec des fanions officiels, des chauffeurs casquetés d'or ! Des oriflammes claquaient au vent ! L'instant solennel était arrivé ! Tout était prêt pour recevoir Ly Toét. Il ne manquait que le cochon !

Xa Xê était désespéré ! Il resta à l'écart, dissimulé dans le manioc.

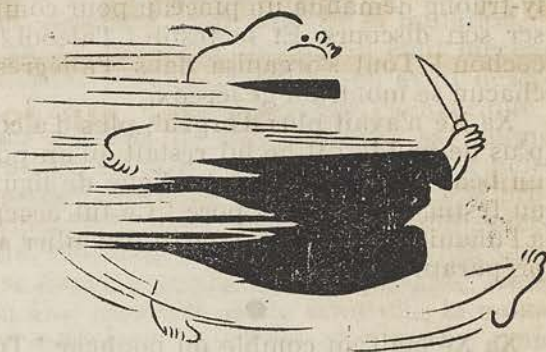
Soudain, retentirent les pétards, les chants éclatèrent. Puis, ce fut le bourdon des discours et le crépitement des bravos ! Ly Toét était arrivé !

Tout un brillant cortège se dirigea vers le village...

Alors, comme un fou, Xa Xê se précipita, son couteau à la main. Il traversa les bambous par une brèche et se glissa chez lui.

En franchissant le seuil, Xa Xê fut ébloui ! Il vit une chose extraordinaire ! Une chose à laquelle, d'abord, il ne voulait pas croire : dans un coin, le cochon était là et le regardait malicieusement !

Xa Xê se frotta les yeux, ouvrit les volets, palpa l'animal. C'était bien lui ! C'était bien vrai ! Le cochon était revenu ! Et, avec lui, tout son honneur, tout son bonheur ! Ly



Toét ! Le festin ! Tout était sauvé ! Tout était reconquis !

Son cœur battait avec violence. C'était plus que de la joie, c'était du délire ! C'était une furie de bonheur ! Cela bondissait en lui ! Il voulait crier ! Il voulait traduire ce débordement de tout son être ! Le cochon retrouvé ! La plus grande joie de sa vie !

... Ly Toét avançait, à la tête du cortège...

Xa Xê se précipita :

« Le cochon retrouvé ! »

Alors..., ivre de son bonheur immense..., il tua Ly Toét !



La boîte d'allumettes de Saigon.

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 12 AU 19 NOVEMBRE 1944

Pacifique.

— Sur terre, dans les Philippines, le centre des combats se situe sur l'île Leyte, où de nouveaux renforts ont été amenés dans les deux camps.

— Dans les airs, l'aviation américaine a effectué le 13 novembre un nouveau raid sur Manille.

Dans le Pacifique du sud-ouest, l'île de Timor a subi une violente attaque le 8 novembre.

L'aviation japonaise, de son côté, a soutenu les opérations terrestres menées contre les têtes de pont alliées aux Philippines.

Chine.

— Dans la province du Kwangsi, les forces nippones, après avoir occupé Kweilin et Liuchow, ont poursuivi leur avance le long de la voie ferrée et occupé Laipin, point terminus de la ligne Pékin-Hankéou-Kweilin, situé à 55 kilomètres au sud de Liuchow, sur la rivière Hungshui, affluent du Si-Kiang.

Remontant cette rivière, les troupes japonaises se sont emparées de Tsienkiang, point de jonction de la route conduisant à Nanning.

Partant également de Liuchow, une autre colonne nipponne se dirige vers le nord-ouest, le long de la voie ferrée conduisant à Kweiyang, capitale de la province de Kweichow.

Dans la vallée du Si-Kiang, les forces japonaises progressent en direction de Nanning dont elles sont séparées d'une distance de 150 à 200 kilomètres.

— Dans les airs, les forces américaines basées en Chine ont effectué un raid sur Nankin et Shanghai, le 11 novembre.

Birmanie.

Dans les monts du Chin, les forces nippones livrent de violents combats contre les troupes indo-britanniques qui avancent en direction de Kalembo, venant du nord et de l'ouest.

Dans le secteur central de l'Irrawaddy, les forces alliées effectuent une attaque combinée contre Bhamo, place forte japonaise défendant l'accès à la plaine centrale birmane.

Europe orientale.

— En Finlande, les forces allemandes ont évacué la majeure partie de la Laponie et livrent des combats défensifs contre les troupes finlandaises dans la région de Palopoussu, près de la frontière norvégienne.

— En Hongrie, les éléments avancés russes qui avaient pénétré dans les faubourgs sud-est de Budapest ont été repoussés par les contre-attaques allemandes.

Le gros des forces soviétiques se concentre actuellement dans un rayon de 50 kilomètres au nord-est et au sud-est de la capitale, en vue de déclencher une nouvelle attaque.

— En Yougoslavie, les forces bulgare-yougoslaves opérant en Macédoine, dans la partie sud-est du pays, se sont emparées d'Uskub (Skoplje), capitale et important centre de communications sur la voie ferrée Salonique-Budapest.

Développant leur attaque, elles ont pénétré dans la ville de Djakovica, située près de la frontière septentrionale de l'Albanie, isolant ainsi toute la Macédoine de la zone de combat.

Europe occidentale.

— En Hollande, les forces britanniques ont déclenché

une offensive locale contre la poche allemande située dans la bouche de la Meuse, à l'est d'Eindhoven.

Partant de Weert, près de la frontière belge, les troupes alliées ont dégagé la partie sud de cette poche, atteignant le fleuve entre les villages de Horn et de Wessem.

— En Allemagne, des attaques ont été lancées par les forces américaines au nord d'Aix-la-Chapelle, dans la région de Geilenkirchen.

— En France, les forces alliées ont développé leur offensive, déclenchée récemment dans le secteur de la Moselle.

Bien que les combats se déroulent maintenant de la frontière suisse à la frontière luxembourgeoise, le centre de la bataille reste situé autour de Metz, où les forces américaines attaquent du nord et du sud.

Les gains les plus sensibles ont été obtenus dans cette dernière région où les blindés alliés, progressant le long de la route Pont-à-Mousson-Saint-Avold, ont atteint le village de Herry, situé à mi-distance de ces deux points.

De là, les forces américaines se dirigeant vers le nord, menacent le flanc des défenses allemandes de Metz.

Dans le nord, les troupes alliées opérant dans la région Thionville-Koenigsmacker, à portée de la ligne Maginot, se sont heurtées à une vive résistance allemande après avoir établi une tête de pont sur la rive orientale de la Moselle.

Dans les Vosges, la pointe la plus avancée alliée se situe près de Saint-Dié, fortement menacé du nord et de l'ouest par deux colonnes opérant dans la vallée de la Meurthe et le long de la route de Bruyères.

Europe méridionale.

A l'exception d'une légère avance britannique effectuée au nord et au nord-ouest de Forlì, la situation est restée inchangée sur l'ensemble du front.

EN FRANCE

Rétablissement de la navigation par voie d'eau.

13 novembre. — La navigation à travers la France par voies d'eau est progressivement rétablie grâce à l'immense effort des Travaux Publics, qui eurent à surmonter de très grandes difficultés :

369 ponts détruits sur 900, 62 écluses sur 360 endommagées, 22 barrages avariés sur 130. Sur la Seine seule, 30 ponts sur 34 ont été complètement détruits, 7 écluses sur 8 hors d'usage, 7 barrages sur 10 emportés.

Grâce à un labeur acharné, les écluses et barrages ont été réparés, des ponts sont sortis de l'eau.

La Seine est désormais praticable entre Rouen et Paris. Les vins du Midi pourront prochainement emprunter la voie du canal du Midi. Par l'Oise et le canal de Saint-Quentin, 9.000 tonnes de charbon pourront être acheminées si la production des mines du Nord le permet. Pour ce trafic, la France dispose de 2.600 bateaux. Ce même trafic pourra être triplé, après la remise en état de la grande écluse de Creil. Dans l'ensemble, la navigation fluviale sera bientôt partout rétablie.

Cérémonie à la mémoire des marins disparus.

12 novembre. — Une émouvante cérémonie consacrée à la mémoire des marins morts en mer, eut lieu hier à Alger, devant le monument aux morts de la Marine, rassemblant des délégations d'officiers de la marine de commerce, des équipages, ainsi que de nombreux représentants du monde maritime.

Le 11 novembre à Paris.

12 novembre. — Le 11 novembre a été célébré cette année avec une ferveur toute particulière à travers toute la France. A Paris, de bonne heure dans la matinée, plus de cent mille Parisiens venant de toutes les directions s'étaient massés aux Champs-Élysées pour assister à la cérémonie de l'Arc de triomphe.

Après que deux minutes de silence eussent été observées par la foule recueillie, le Chef du Gouvernement Provisoire de la France déposa une couronne de chrysanthèmes sur la dalle du Soldat Inconnu. Des cérémonies analogues se déroulèrent devant les monuments aux morts dans toutes les villes de province.

La presse française commente longuement la signification du glorieux anniversaire qui doit être pour tous les Français « non seulement l'occasion d'une commémoration, mais aussi de la réflexion ». « Jour d'union, de volonté de renaissance ».

Nouvel hebdomadaire parisien.

13 novembre. — Un nouvel hebdomadaire littéraire, politique, artistique et social, vient de paraître à Paris. Dirigée par René Lalou, cette nouvelle publication, intitulée *Gauroche*, s'est assurée la collaboration de Georges Duhamel, de Jean Blenzat, de Jean Guéhenno, d'Henri Pourrat, d'Henri Poulaille, d'André Siegfried, de Vercors et de Charles Vidrac. Le rédacteur en chef est Jules Supervielle.

La vie à Toulon.

14 novembre. — Le préfet du Var a déclaré que la population de Toulon est calme et disciplinée, malgré les difficultés du ravitaillement dans cette région dépourvue de ressources locales en denrées alimentaires.

Les industries de la ville ont toutes repris leurs activités.

Réouverture de l'Ecole Polytechnique.

15 novembre. — L'Ecole Polytechnique a réouvert ses portes à Paris.

Les Anciens combattants à Oran.

15 novembre. — On annonce d'Oran qu'au cours de la journée du 11 novembre, l'Association des Anciens Combattants recueillit une somme de 40.000 francs pour le compte de l'entraide nationale.

Le rayonnement de la France en Egypte.

15 novembre. — On annonce du Caire que l'écrivain Hokin a déclaré, dans un article publié dans un quotidien égyptien en langue française, que la France se distinguait toujours par sa force et sa puissance dans le domaine des choses de l'esprit.

« Depuis plusieurs siècles, ajoute-t-il, Paris a été et reste la capitale du monde parce qu'on y glorifie la dignité de l'homme. »

Liaison automobile entre la Mauritanie et l'Afrique du Nord.

15 novembre. — On annonce de Rabat que la mission de liaison automobile avec les confins algéro-marocains venant de Mauritanie et conduite par le gouverneur de la Mauritanie est arrivée à Tindouf.

Le convoi, composé de trois autos et de trois camions, a couvert deux mille kilomètres en six jours sur des pistes très dures et a atteint son but sans dommage.

Le commandant de la garnison accueillit les Mauritaniens le 10 novembre et, le 11 novembre, le gouverneur Latgrée présida les cérémonies de l'anniversaire de l'Armistice en plein désert, au moment même où cette commémoration était célébrée partout où flottent les couleurs françaises.

Citation à l'ordre de l'Armée.

15 novembre. — Au cours d'une cérémonie officielle à Quimper, un groupe de scouts « Eclaireurs de France » a été cité à l'ordre de l'Armée pour services rendus à la Nation. La Croix de guerre avec palme a été épinglée sur le fanion de ce groupement. Son chef, Roger Lebras, reçut personnellement la Croix de guerre avec étoile de bronze.

Division de la France en trois zones économiques.

15 novembre. — Le ministre de l'Economie nationale du G.P.R.F. Mendès-France, a déclaré que la France serait divisée en trois zones économiques : la première administrée directement par l'Etat, la deuxième placée sous le contrôle de l'Etat, la troisième laissée entre les mains des entreprises privées.

Le ministère de l'Economie nationale s'appellera désormais ministère de l'Economie dirigée.

La première grande industrie française qui vient d'être nationalisée est comme on le sait la firme Renault, dont le personnel s'élève à 12.000 ouvriers.

Les spectacles en France.

15 novembre. — Tous les cinémas, théâtres et opéras ont actuellement ouvert leurs portes en France.

On annonce qu'en 1945, un film en couleurs intitulé *La Chevauchée héroïque* sera tourné au Maroc.

La question des combustibles en France.

15 novembre. — Le ministre du Ravitaillement du G.P.R.F. a déclaré que la question du charbon et des combustibles n'était plus aussi alarmante.

La France ne souffrira pas cet hiver du manque de charbon. Chaque province aura sa dotation et à Paris chaque personne aura droit à 6 kilos de charbon par jour dès le début de décembre.

Croix-Rouge française.

16 novembre. — La Croix-Rouge Française vient d'ouvrir à Paris dans un très bel hôtel particulier du parc Monceau, un foyer international avec restaurant, cantines, salons de lecture et salles de jeux.

Remise en état du port de Marseille.

16 novembre. — Une commission technique a été constituée. Elle a pour mission d'effectuer le plus rapidement possible la remise en état du port de Marseille, qui a terriblement souffert.

Les communications fluviales.

16 novembre. — Trois péniches inaugurent le rétablissement des communications fluviales entre la région de l'Oise et le Nord, rétablissement réalisé grâce à l'activité des marins et du personnel des travaux publics.

Crédit pour Le Havre.

17 novembre. — La Chambre de Commerce d'Alger a voté un crédit de 25.000 francs destiné à contribuer à la reconstruction du Havre, filleule d'Alger.

Contre les trafiquants du marché noir.

17 novembre. — M. Raymond Aubrac, commissaire régional du G.P.R.F., a présidé vendredi à la préfecture de Marseille la première réunion d'une commission créée pour la recherche rapide et la saisie des profits réalisés sur le marché noir.

Pour résoudre les problèmes de la région de Marseille.

17 novembre. — M. Aubrac, commissaire régional du G.P.R.F., a organisé une conférence économique régionale qui étudiera tous les problèmes économiques qui peuvent se poser dans la région de Marseille : transports, matières premières, main-d'œuvre, etc.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

EN MARGE DE L'ACTUALITE

Anvers et son étonnant « zoo »...

Comme tant d'autres cités fameuses, Anvers tant de fois citée aux communiqués de la guerre, subit présentement les assauts des blindés et des avions. Anvers était célèbre, à divers titres ; parmi ceux-ci son magnifique Jardin zoologique brillait au premier plan, et fort légitimement car ce jardin offrait aux visiteurs des spectacles rares et curieux. C'est à travers ses allées, ses cages et ses fosses que nous conduirons aujourd'hui nos lecteurs.

Toutes les grandes villes qui possèdent un jardin zoologique, trouvent en lui un stimulant du rêve et du désir d'évasion qui, depuis toujours, tourmente le cœur des citadins sédentaires. Sur les parcs d'animaux exotiques passe le vent de l'aventure. Les cris, les murmures, les jacassements qui s'en échappent évoquent les grandes voix de la jungle, le frémissement des savanes, le fourmillement des sylves équatoriales ou la froide haleine des banquises.

A Anvers, non. Anvers est une ville où tout, sauf le Zoo, fait songer au départ, aux vastes appareillages. Plus que Marseille et plus que Hambourg, elle dé-saltère notre soif de partances, de mâts inclinés sous les alisés, de coques bercées au creux des houles. Le port d'abord, ce port anversois qui, fluvial, admet tous les coureurs d'océan, si grands soient-ils. Les commerces d'épices, ensuite, et de pierres précieuses, les bouges du grand quartier où les soutiers malais dansent accrochés au cou des serveuses flamandes, blonds modèles d'un Rubens immortel.

Mais le Zoo d'Anvers est si solidement amarré à la terre belge, si bien encasté au cœur de la ville, qu'il semble, avec ses collections, aussi profondément enraciné dans le sol que la cathédrale ou le musée Plantin. Les cages et les enclos, le beau parc des ruminants, l'aquarium, le temple des reptiles, tout semble avoir reçu dès longtemps ses lettres de naturalisation. Et les perroquets, rangés en double haie multicolore sur leurs perchoirs dorés, jacassent avec l'accent de M. Beulemans.

Anvers se devait de posséder un zoo, car son port est, avec Hambourg et Brême, un des premiers marchés de bêtes fauves du monde. Il n'est pas de semaine que les cargos remontant l'Escaut n'y débarquent en temps de paix leur cargaison feulante, rugissante et barrissante. Je me souviendrai longtemps de ce petit puma qu'un charbonnier ramenait de l'Amazonie et que je vis un jour sur la plage arrière, si terrible, si peu apprivoisable dans sa cage de fortune, qu'on lui jetait sa pitance à distance, et que personne ne pouvait l'approcher. Il n'était que crocs, griffes, miaulements de fureur. Son propriétaire lui-même, le bétailier Henry de Bruxelles, ne put en prendre livraison. On dut pêcher la cage au bout d'un filin et la tremper dans l'Escaut jusqu'à ce que son pensionnaire enragé fût bel et bien noyé.

Et les belles caisses bien clouées et soigneusement doublées de tôle où l'on entrevoit par les trous d'aération, le grouillement horrible des serpents, notamment ces anacondas du Brésil qui mesurent, adultes, plusieurs mètres !

Et ces grandes volières pépiantes d'oiseaux versicolores, de perruches, d'oiseaux de paradis, de colibris couleur de flamme.

Il y a des coins de docks à Anvers où l'on pourrait se croire à Ararat, lors du débarquement de l'arche de Noé.

Mais quand le Zoo a fait son choix parmi ces arrivages, quand le savant directeur du jardin a prélevé sa part de ces ambassadeurs des jungles et des forêts vierges, ces animaux deviennent automatiquement bourgeois d'Anvers. Et l'okapi, au même titre que le bruxellois Manneken Piss, devient un sujet d'orgueil strictement national.

« Notre okapi ! Personne ne sait en avoir un pareil, ça est sûr ? »

Comme si on trouvait cet intéressant girafidé de l'autre côté du tunnel sous l'Escaut, vers Sainte-Anna, plage populaire où les « moules et frites » s'ouvrent parmi les tirs forains et les montagnes russes !

UN FOSSILE QUI RESSUSCITE

Il n'est pas, cependant, d'animal plus rare derrière les barreaux d'un zoo, que cet okapi dont la possession gonflait le cœur des Anversois d'un juste orgueil.

Jugez-en. Quand, en 1901, les pygmées d'Afrique Centrale décrivirent aux colons de l'Ouganda un étrange animal dont ils disaient connaître encore quelques exemplaires, le rapport qu'on en fit à la Société royale de Londres donna à penser qu'il ne s'agissait de rien moins que de la survivance d'un *Halladotherium*, espèce ensevelie dans la nuit des temps tertiaires.

Un baudet rayé comme un zèbre, avec de longues oreilles et un cou élancé, l'anneau intermédiaire entre la girafe actuelle et les ruminants disparus de la pré-histoire, voilà ce qu'est en somme, l'okapi. Quand son existence fut connue et prouvée, la zoologie créa pour lui un genre nouveau. Quant à l'acclimater, à l'étudier derrière les grilles d'un zoo, on crut longtemps qu'il n'en serait jamais question. L'espèce était rarissime, presque inapprochable, fragile. Elle ne subsistait qu'en des bleds infestés de peuplades cruelles, bien résolues à opposer à la curiosité des Blancs une barrière inexpugnable. On dut longtemps se contenter des fragments de peau et du crâne que sir Johnson, gouverneur de l'Ouganda, rapporta en Angleterre.

Mais un jour, en 1919, on apprit qu'une femelle okapi vivante avait été capturée au Congo belge. Un espoir que beaucoup tenaient pour insensé, se leva dans le cœur des zoologistes. La bête, au moment de sa capture, pouvait avoir au plus deux ou trois jours ! Mais bientôt on apprenait qu'elle acceptait le biberon de lait condensé et un peu plus tard le pis brunâtre d'une nourrice zébu. L'espoir grandit. Quand on sut qu'au lait, la patiente élèveuse de l'okapi, M^{me} Landeghem, avait pu sans accident substituer quelques jeunes pousses et quelques herbes tendres et choisies, on ne douta plus de voir un okapi respirer l'air de l'Europe. On eut raison : le 9 août 1919, le paquebot Anversville débarquait à Anvers le premier okapi vivant qu'on ait jamais vu sous nos climats. Pour le Zoo d'Anvers, le jour de gloire était arrivé !

Ces grandes joies des spécialistes ne font sourire que les esprits superficiels. De tous les événements qui s'accomplissent en cette année 1919, qui peut savoir si celui-ci, l'arrivée d'un okapi à Anvers ne vivra pas plus longtemps dans la mémoire des hommes que, par exemple, la signature du traité ? La postérité choisit sans nous consulter.

L'Angleterre ressentit vivement la blessure d'amour-propre que lui causa la possession, par Anvers, d'un okapi. Elle eût, je crois, dépensé pour en avoir un, les sommes que la Norvège consacra à la conquête du Pôle. Mais on était dans la grande euphorie fraternelle de la victoire. Le second okapi capturé au Congo belge fut offert par le roi Albert au prince de Galles depuis Edouard VIII. Et ce n'est pas faute de soins et de science que cet okapi-là mourut au Zoo londonien, il y a peu d'années. Ce décès d'un pensionnaire irremplaçable permet à Anvers d'être le seul zoo, « in the world » à posséder un okapi !

LA ZOOLOGIE

Le Londonien parlant de son parc de bêtes sauvages dit : « le zoo... ». Le Parisien dit : « le zooh ». L'Anversois dit : « la Zoologie ».

« Vous devez visiter la Zoologie, n'est-ce pas ! »

Il entend, par là, la Société royale de Zoologie, gardienne, gérante, organisatrice du vaste jardin de dix hectares qui s'ouvre contre la gare monumentale. Ce n'est pas pour la capitale flamande une simple exposition d'animaux rares. C'est encore un Muséum, un lieu de réunion, une salle des fêtes, un restaurant, un concert public, une laiterie modèle et bien d'autres choses encore. Dimanches, fêtes et jours ouvrables, on

voit s'étirer à l'entrée, au-dessous du dromadaire de stuc qui couronne le portail et regarde l'animation de la ville, la file des curieux jaloux de passer quelques heures à la Zoologie.

Les dix francs d'entrée (dix francs belges, s'entend) ne pèsent pas dans les goussets quand il s'agit d'aller gratter la tête au vieil ara âgé de soixante-sept ans qui répond au nom de Désiré, ou de s'étonner de l'humeur belliqueuse de Louiske, oiseau à bec énorme en forme de sabot, que les savants baptisent du nom peu seyant de Baléniceps.

Le repas de Louiske, exclusivement composé d'anguilles vivantes et de poissons frais de rivière, est une des curiosités de l'établissement. Un horaire, du reste scrupuleusement suivi, permet au visiteur d'assister au repas de tous les pensionnaires. Ce n'est pas le spectacle théâtral et presque forain offert par le Zoo de Berlin, par exemple, où le dîner des chimpanzés est un véritable numéro de dressage.

« Ici, me disait un gardien, on n'est pas chez Pezon ou chez Bidel, mais à la Zoologie. »

Il disait vrai. L'esprit scientifique préside aux destinées du grand jardin. L'esprit libéral aussi. Aucune entrave n'est supportée par les photographes, amateurs ou professionnels. Les peintres et les statuaires animaliers sont assurés ici du meilleur accueil. Ne trouveront-ils pas dans la personne d'un gardien, M. Charles Trompeneers, un confrère averti et talentueux. Ce modeste serviteur du Jardin zoologique a pris, en regardant les bêtes et les artistes qui les prennent pour modèles, le goût très vif de la sculpture animalière. Il s'instruit en quelque sorte « sur le tas », demandant conseil à la nature et à son instinct. Cette longue familiarité avec les animaux heureux et choyés de la « Zoologie » fit le reste. On a de Charles Trompeneers, « douanier Rousseau » des animaliers, autodidacte passionné, des morceaux d'une belle venue, quelques-uns d'une rare réussite.

M. M.

(IMPARTIAL, 19-20 octobre 1944.)

(A suivre.)

Discretion britannique.

Un jeune Anglais, ayant été invité à un bal costumé chez des voisins de campagne, décida de s'habiller en fou de cour, du temps d'Elizabeth. Il commanda un costume de satin, mi-rouge, mi-vert. culotte courte, un bas rouge, un bas vert, bonnet pointu en deux tons. Le soir du bal venu, il se fit conduire chez ses amis. Arrivé devant leur porte, il renvoya le chauffeur ; puis, un peu surpris de ne pas trouver la maison ouverte et illuminée, il sonna.

Un maître d'hôtel vint ouvrir, le regarda, ne dit pas un mot et introduisit le visiteur, qu'il connaissait bien, dans une bibliothèque où la famille, vêtue de la manière la plus banale, lisait, jouait aux échecs, enfin se reposait, sans qu'aucun signe de fête fût visible. A l'entrée du jeune homme, on se leva pour l'accueillir. Nul ne parut remarquer son étrange tenue et une conversation s'engagea, si naturelle et si agréable, que l'intrus lui-même oublia bientôt qu'il était habillé d'un justaucorps vert et rouge.

Vers minuit, la maîtresse de maison lui-dit :

« Je sais que vous avez renvoyé votre voiture ; peut-être souhaitez-vous que nous vous donnions un lit pour la nuit ?... Mon fils qui est de votre taille, vous prêterait des pyjamas. »

Ainsi fut fait. Le lendemain matin, quand le visiteur, toujours vêtu de satin rouge, prit congé, son hôte l'accompagna jusqu'à la voiture. Là il se pencha et dit à mi-voix :

« Good bye... Nous sommes très heureux de vous avoir vu, mais n'oubliez pas de revenir dans huit jours, car c'est la semaine prochaine que nous donnons notre bal costumé. »

Peut-être jugerez-vous qu'il eût été plus simple de parler, d'expliquer l'erreur, et d'en rire. Il est cependant assez beau qu'un groupe d'êtres humains ait pu, dans des circonstances assez surprenantes, garder son sérieux et converser deux heures avec un fou sans le rendre conscient de sa folie.

(D'après André MAUROIS.)

(LE COURRIER D'HAIPHONG, 15-11-44.)

Nous jugerons qu'il eut été plus simple...

Conférences de M. Jacques Lê-Van-Duc, Conseiller fédéral.

M. Jacques Lê-van-Duc a donné, en janvier dernier, au Centre de Jeunesse féminine à Saigon, une conférence particulièrement intéressante sur *Les milieux sociaux annamites*. Parlant de la situation des riziculteurs, qui, à son avis, constituent le milieu social le plus intéressant et le plus sympathique, il disait :

Le pays doit sa richesse, sa prospérité aux cultivateurs qui constituent la grosse majorité de la population cochinchinoise. Ces braves nhâ-quê, ces authentiques nhâ-quê, ces vrais « paysans », ne connaissent qu'une chose, et ne demandent pas à connaître autre chose : « Travailler tranquillement leur lopin de terre pour nourrir leur marnaille ». Le reste, politique, instruction, etc., les laisse plus ou moins indifférents. Ils respectent l'autorité administrative, mais craintifs de par leur isolement, écoutent facilement les faux bergers et les brebis galeuses et deviennent inconsciemment des moutons de Panurge. En ma qualité de Conseiller fédéral, je n'ai jamais manqué l'occasion d'attirer l'attention gouvernementale sur la nécessité d'un contact plus constant et plus bienveillant des autorités avec la population, rurale surtout, encore une fois, trop isolée, trop oubliée. Il est vrai qu'il y a ce dicton : « Loin des yeux, loin du cœur ». Non seulement on ne doit pas négliger ces braves cultivateurs, ces paisibles « ta-diên », mais on doit beaucoup les protéger moralement et matériellement. Par « on » j'entends ici et l'Administration et la classe possédante. Ces travailleurs de la terre méritent une sollicitude d'autant plus grande qu'ils ne sont même pas exigeants, se contentant de peu, et étant très heureux, très touchés, très sensibles aux moindres marques de bonté venant d'en-haut.

En mars 1944, M. Jacques Lê-van-Duc a également prononcé devant les instituteurs et parents d'élèves de la province de Mytho, une remarquable conférence sur *L'éducation des enfants dans la famille en France*. Il a souligné les belles et solides traditions des familles françaises :

On s'occupe constamment de l'enfant, on ne le laisse jamais livré à lui-même. Tout jeune, on l'amuse, on le distrait. On emploie tous les moyens pour lui donner de la joie, afin que son jeune cœur puisse s'épanouir largement. C'est pourquoi on invente des jouets de toutes sortes et on compose beaucoup de chansons pour enfants. De même que l'oiseau sautille, vole et gazouille, de même l'enfant par nature, a besoin d'être toujours en mouvement, de s'amuser, de bavarder, de crier et même d'être tapageur, espiègle. On trouve cela naturel. Ce qui n'empêche pas qu'on dirige par dosage, la turbulence de l'enfant, son penchant à tout démolir. La Fontaine n'a-t-il pas dit en effet : « Cet âge est sans pitié ? » Il n'est pas possible ni prudent de mettre brusquement un frein électrique ou un barrage en béton armé à cet élan infantile. Ce serait risquer de briser complètement cet élan, et le résultat serait tout à fait contraire. On dirige donc cet élan, par dosage, comme je l'ai dit. On suit alors l'enfant dans ses jeux, dans ses lectures, dans ses conversations, dans ses fréquentations, dans ses faits et gestes. On le surveille de près... sans en avoir l'air. A propos de lecture, nous, parents annamites, nous devrions faire grande attention aux images que nous laissons traîner dans la maison, et ensuite à la « mauvaise lecture » que nos enfants peuvent faire en cachette. Tout cela est pour leur âme un poison imperceptible, lent quant à l'effet, mais violent quant aux conséquences. Que de suicides de jeunes filles dus aux romans d'amour (Tiên thuyêt) ? J'ai fait à ce sujet une intervention auprès du Gouverneur Général qui a ordonné une censure sévère des livres.

L'orateur a rappelé ensuite l'étroite collaboration entre la famille et l'école :

J'ai remarqué que les parents français attachent une grosse importance aux notes de classe et aux observations des maîtres. Et les enfants doivent leur en rendre compte. Les mamans veillent à ce que, à la maison, aux heures déterminées, les enfants étudient leurs leçons, et fassent leurs devoirs de classe. Il est bien

à craindre que tout cela soit le dernier souci des parents annamites, dont certains considèrent l'école comme un lieu de débarras.

En France, si l'on gronde les enfants pour leurs mauvaises notes de classe, on les récompense s'ils ont fait des progrès, et surtout s'ils sont les premiers de leurs classes. Il me sera très agréable d'évoquer ici le souvenir de notre éminent compatriote, le colonel Dô-huî-Chân que je fréquentais à Marseille. Il éplu-

chait les notes de classe de ses trois enfants, tous d'ailleurs de très bons élèves. Il sut provoquer l'émulation chez ses deux fils aînés, deux jumeaux, à tel point que tous les deux étaient toujours ex-æquo à la première place de leur classe. Et la récompense était toujours d'importance : une bicyclette ou une montre, ou d'autres souvenirs de valeur. Résultat de cette surveillance sévère mais paternelle ? Les enfants sont devenus deux ingénieurs de renom, et par surcroît, deux pères de famille modèles !

LA VIE INDOCHINOISE

13 novembre.

Hanoi. — L'Amiral Decoux s'est rendu à la Cité Universitaire pour présider la cérémonie solennelle du Salut aux Couleurs à l'occasion de la rentrée des étudiants.

En présence des résidents des quatre pavillons maintenant en service, les couleurs de la France et des trois pays protégés furent envoyées, tandis que la Garde Indochinoise jouait les hymnes nationaux.

Puis l'Amiral Decoux s'est fait présenter les tuteurs de chacun des pavillons, les a félicités de leur action, et leur a donné quelques conseils et encouragements.

Le Chef de la Fédération est allé ensuite à l'A.F.I.-M.A. où il a inauguré l'Exposition des Arts Appliqués, dernière manifestation de la Saison artisanale. Accueilli par MM. le Commissaire de la Marine J. Martin, Directeur des Services Economiques, Guillaumont, Inspecteur général des Mines et de l'Industrie, et Guillaumont, Directeur de l'Ecole des Arts Appliqués, ainsi que par S. E. le Vo-Hièn Hoàng-trong-Phu, et plusieurs hautes personnalités, l'Amiral a parcouru les stands de cette exposition qui groupe des meubles, des pièces d'argenterie et de céramique, etc., fabriqués par les élèves de l'Ecole des Arts Appliqués et des artistes et artisans indochinois dont l'Ecole oriente et coordonne la production.

— Le montant des sommes souscrites au Tonkin et en Annam en octobre 1944 au profit des victimes des bombardements en Indochine s'élève à 27.716 piastres.

Vientiane. — Le trophée provincial des jeunes s'est couru à Vientiane le dimanche 12 novembre sur 61 kilomètres.

14 novembre.

Hanoi. — L'Amiral Decoux s'est rendu hier soir au musée Louis-Finot, où il a inauguré l'exposition de peintures annamites de M. Công-van-Trung.

Le Gouverneur Général s'est fait présenter M. Công-van-Trung, diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts, ancien agent technique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Celui-ci a entrepris de reproduire notamment les plus belles statues des pagodes et monuments annamites des environs de Hanoi ; et son œuvre présente une valeur archéologique et ethnographique qui a amené l'Ecole Française d'Extrême-Orient à patronner cette exposition.

Le Chef de la Fédération a présidé ensuite une réunion de la Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, au cours de laquelle M. Taboulet a prononcé une conférence sur Gustave Viaud. Chirurgien de Marine. Le Directeur de l'Instruction Publique a décrit particulièrement la période de sa vie où il fut en service à Poulo-Condore. Cette conférence avait le double mérite de faire revivre les premiers temps de l'installation française en Cochinchine, la lutte quotidienne contre le climat et la maladie (Gustave Viaud devait mourir à la tâche, deux ans après son arrivée), et aussi de dégager l'influence que la courte vie de ce frère aîné a eue sur la vocation maritime de Pierre Loti et sur les principaux thèmes de son œuvre littéraire.

— Mme P. Chauvet a visité les œuvres de bienfaisance créées par Mme V^e Lê-trung-Ngoc, au village de Quynh-lôi et au Banc de Sable de Phuc-xa,

Elle a distribué des vêtements aux pauvres recueillis dans ces œuvres.

15 novembre.

Hanoi. — M. le Résident Supérieur au Tonkin P. Chauvet a fait du 11 au 15 novembre, une tournée d'inspection dans les provinces de Hoa-binh, Son-la et au 4^e Territoire Militaire.

— Un arrêté de M. le Gouverneur Général en date du 30 octobre 1944, pris en exécution du décret du 8 mars 1939, décide que les pièces d'argent de 0 \$ 20 et de 0 \$ 10 cesseront d'avoir cours légal entre les particuliers et d'être reçues dans les Caisses publiques après le 31 décembre 1944.

16 novembre.

Hanoi. — Sous la conduite du docteur Huard, et du docteur Nguyễn-xuan-Nguyễn, Mme P. Chauvet a visité l'Institut ophtalmologique.

17 novembre.

Un arrêté, en date du 30 octobre 1944, vient d'instituer en Cochinchine un cadre supérieur d'Inspecteurs primaires provinciaux indochinois.

La création de ce nouveau cadre témoigne une fois de plus du constant souci de l'Administration française d'assurer à l'élite indochinoise la place qui lui revient dans la hiérarchie sociale et de sa sollicitude à l'égard du personnel enseignant indochinois.

Grâce à la création de ce cadre, les meilleurs parmi les maîtres indochinois de Cochinchine pourront accéder désormais à des postes élevés de direction, confies auparavant à un personnel français.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Jean-Pierre, fils de M. et de Mme DEFÈBRE (8-11) ;
Jean-Jacques, fils de M. et de Mme DEPRIESTER (8-11) ;
Josseline, fille de M. et de Mme SCHECK (9-11) ;
Catherine, fille de M. et de Mme TARO (9-11) ;
Nikita, fils de M. et de Mme KOTENKOFF (10-11) ;
Raymond, fils de M. et de Mme TITTELBACH (11-11) ;
Franc, fils de M. et de Mme CHANTENERLE (12-11) ;
Marie-Antoinette, fille de M. et de Mme DECKLER (14-11) ;
Christian, fils de M. et de Mme KLEFSTAD-SILLONVILLE (7-11) ;
Magali, fille de M. et de Mme POLI (14-11).

CAMBODGE

Régine, fille de M. et de Mme Jules CRÉPIN (22-10).

FIANÇAÏLLES.

TONKIN

M. Eugène BOUTIN avec M^{lle} Raymonde PAIN ;
M. Joseph CECCOTTO avec M^{lle} Juliette LAMY ;
M. André BREITENSTEIN avec M^{lle} Jacqueline GUÏNEAUD.

Les enchères.

Nord	Est	Sud	Ouest
—	—	1 trèfle	1 carreau
1 pique	—	1 S. A.	—
2 piques	—	3 S. A.	—

Vous êtes en Ouest, de quelle carte devrez-vous entamer ?

PARTIE « B »**LES ENCHÈRES INTERROGATIVES (suite)**

Les enchères interrogatives peuvent maintenant être facilement distinguées des autres, examinons leur signification et les réponses qu'il convient de faire.

Toute enchère interrogative demande le contrôle du 1^{er} ou du 2^e tour de la couleur, c'est-à-dire, As ou chicane (1^{er} tour) et Roi ou Singleton (2^e tour). Si le partenaire ne possède pas ces contrôles, il n'a pas à hésiter : il doit revenir d'emblée à la couleur d'atout agréée quelle que soit la force de sa main par

ailleurs. Si au contraire, il possède l'un d'eux, il doit examiner le nombre d'As qu'il détient ; il fera alors les réponses suivantes :

- Avec 2 As il répondra : sans-atout ;
- Avec 1 As quelconque il répondra : la couleur de l'As ;
- Avec l'As d'atout il répondra : la couleur d'atout avec saut de 1 ;
- Sans As il répondra : la couleur d'atout sans saut.

Ainsi donc, revenir à la couleur d'atout sans saut équivaut à répondre au partenaire :

« Partenaire, je n'ai pas les contrôles que vous demandez, ou bien j'ai le contrôle du 2^e tour mais ne possède aucun As à côté. »

Exception : Sur une ouverture de deux à la couleur, le partenaire de l'ouvreur devra répondre positivement à l'interrogation s'il a le contrôle du 2^e tour, même s'il n'a pas d'As à côté. Cette réponse est naturellement sans-atout. Exemple :

Demandes	Réponses
1 pique	3 piques
4 trèfles ?	4 sans-atouts
1 pique	1 sans-atout
4 trèfles ?	4 cœurs
1 pique	2 cœurs
2 piques	2 S. A.
4 trèfles ?	5 piques
1 pique	2 piques
4 trèfles ?	4 piques
Exception :	
2 piques	2 sans-atouts
4 trèfles ?	4 sans-atouts
2 piques	2 S. A.
4 trèfles ?	5 S. A.

(A suivre.)

LES ESTAMPES D'« INDOCHINE »

La Revue édite en tirage de luxe ses plus beaux dessins.

Ces estampes sont sur beau papier Thang-Long velours spécial à la forme, filigrané au nom d'« INDOCHINE » en deux formats 26 × 36 et 35 × 48 cm., sorti des cuves de Nguyễn-qui-Ky. Chaque tirage est limité à 57 exemplaires, numérotés et signés par l'artiste, dont 50 de 1 à 50 et 7 épreuves d'artiste de A à G.

Elles sont vendues à des prix variant de 15 à 30 piastres.

La collection des douze premières estampes formera un bel album où voisineront les noms des artistes les plus connus d'Indochine : MM. Nguyễn-gia-Tri, Nguyễn-tuong-Lân, Pham-Hâu, Luong-xuân-Nhi, Tô-ngoc-Vân, etc...

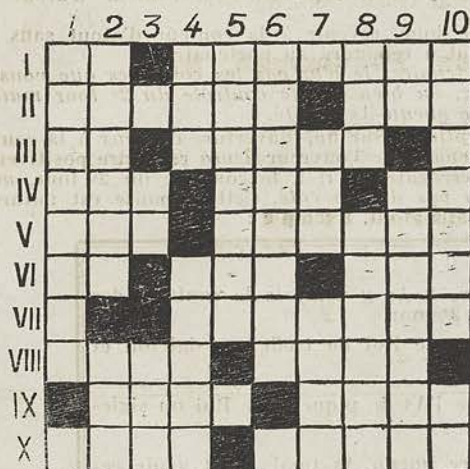
Déjà on peut se procurer à 20 piastres, l'estampe tirée sur les bois originaux du dessin de Nguyễn-gia-Tri paru sur la couverture de notre numéro 217.

On peut souscrire dès maintenant pour la première série de 12 estampes au prix de 200 piastres au siège de la rédaction de la revue INDOCHINE.

Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés dirigés de G. Rimant.

N° 9. — Monde, vaste monde.



Horizontalement.

- I. — Le monde — Monde
- II. — Ne gouverne pas toujours le monde — Capitale d'un pays du Nouveau-Monde.
- III. — Dans ce vieux monde — Qualifie certain monde.
- IV. — S'emploie à propos de ceux qui sont passés dans l'autre monde — Etat des êtres qui peuplent le monde — Lettre grecque très employée dans le monde savant.
- V. — Mouvement violent dont les éléments sont dispersés dans le monde entier — Là naquit quelqu'un qui révolutionna le monde.
- VI. — Au monde — Le ciel en fournit gratuitement le monde — Appartient au monde de la danse.
- VII. — Quand on en est une, mieux vaut ne pas parader devant le monde.
- VIII. — Peut-être au bout du monde — Préposé jadis à l'aération du monde.
- IX. — Avantagé dès sa venue au monde — Début d'une ville du monde musulman.
- X. — Qualifie certain monde — Son culte fut à l'origine de l'une des merveilles du monde.

Verticalement.

1. — N'est pas comme tout le monde.
2. — Un de ceux qui parcourent le monde — Poème

3. — Pronom que l'on retrouve dans le vaste monde — Inversion de ce que chacun de nous a de plus cher au monde.
4. — Pays du Nouveau-Monde — D'après un écrivain français, caractérise certain monde.
5. — Qualifie certain monde.
6. — Titre que l'on donne à certains écrits pour leur présentation dans le monde.
7. — Gorge dont on retrouve les parties dans l'autre monde — Un de ceux qui parcourent le monde.
8. — Moment de l'histoire du monde — Fit ce que fait le soleil sur le monde.
9. — Participe que l'on retrouve avec surprise dans ce triste monde — Habitant d'une ville du monde grec antique.
10. — Monde — Aux extrémités du monde.

Solution des mots croisés de A. Frévat.

N° 12.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I	T	A	P	I	S	S	E	R	I	E		M
II	I	L	O	T		T	A	I	N		V	O
III	R	A	M	O	N	E	U	R	S		A	D
IV	E	P	O	U	S	E		E	T	A	G	E
V	L	I	N			P	S		I	R	I	S
VI	I	N	E	G	A	L	E		T	A	S	
VII	R				V	E	L	O	U	R	S	
VIII	E		F	R	A	C		S	T	A	E	L
IX		M	A		N	H		I		T	M	
X	B	E	S	T	I	A	I	R	E		E	A
XI	A	N	C	H	E	S		I	L	A	N	G
XII	N	J	E	E		E	N	S	U	I	T	E

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : PHAM-XY-HOAN.

Imprimerie G. TAUPIN et C^{ie}

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

Canagra

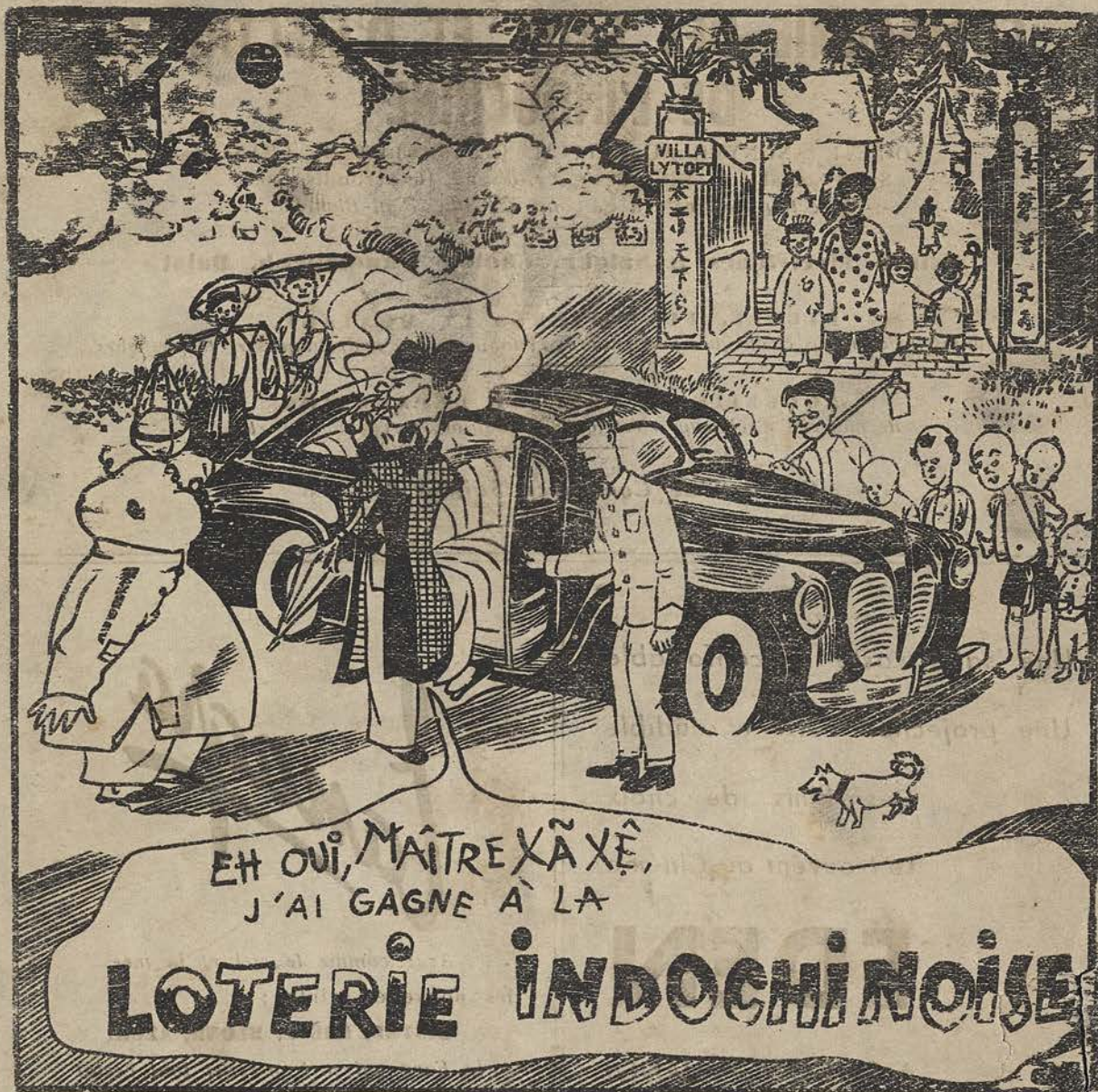
Azur comme le ciel et la mer,
les nouvelles teintes :

BISTRE, ÉBÈNE, BLOND, AZUR,

*le Fard qui met en relief tout l'éclat
de vos yeux.*

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME





Ly Toét a gagné et achète une auto.

